Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de LA RIVALE, de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard ; 2° Le 6e fascicule du roman nouveau de M. André Lichtenberger : MINNIE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 6 JUILLET 1907 *65e Année. — N° 3358*



Lieutenant de vaisseau Bourée. Prince de Monaco. M. Eugène Étienne. L'empereur Guillaume II.

UN ÉPISODE DE LA SEMAINE DES RÉGATES, A KIEL

A bord du yacht du prince de Monaco, après un déjeuner auquel assistait M. Étienne, ancien ministre de la Guerre français, l'empereur d'Allemagne est photographié « en couleurs » par le lieutenant de vaisseau Bourée, aide de camp du prince.

Photographie Chusseau-Flaviens. — Voir l'article à la page suivante.

COURRIER DE PARIS



Une révolution se prépare... Mais c'est dans le monde des poupées. Il paraît que l'ancienne aux yeux couleur de ruban bleu, aux joues en pomme d'api et aux boucles de soie floche, a cessé de plaire. On va moderniser cette coquine-là et faire faire un énorme pas à ses petites jambes. Il faut qu'elle aussi suive le magnifique mouvement qui nous emporte nous ne savons où. Désormais, nous apprennent les gazettes, cette enfant se manifestera donc sous l'aspect nouveau d'une jeune dame, extrêmement élégante, au visage aussi ovale qu'il se pourra par protestation contre l'excessive rondeur de celui qui l'affligeait hier, avec des yeux *faits*, des lèvres peintes, des mains longues munies d'ongles de celluloïd taillés en amande, la taille emprisonnée dans un corset hygiénique, et des seins comme au bal. Ce sera une véritable personne en miniature qui aura l'air de la belle madame X... vue par le gros bout de la lorgnette. Comme les vraies femmes, elle ne manquera pas d'avoir un tas de choses fausses, des cheveux, des dents et des appas de toutes sortes qui pourront s'enlever et se remettre à volonté. Elle sera teinte. Les blondes le seront en brun, et les brunes le seront en blond. Elles porteront d'imperceptibles bijoux de gros prix, des colliers de perles tête-d'épingle. Elles se maquilleront avec de vrais fards, dérobés exprès pour leur usage à l'aile des papillons. Guerlain créera, en pensant à elles, des flacons grands comme des dés à coudre qui contiendront six gouttes d'odeur suave: *fleur-de-son, parfum-de-ma-maman, brise-de-chocolat*... Enfin ces poupées des dernières couches seront adorables et monstrueuses, et, à l'avouer franchement, je ne crois pas qu'elles « prennent ». Elles ne divertiront que les parents qui, se découvrant quelque ressemblance avec elles, en seront, peut-être à cause de cela, dégoûtés au bout d'une heure et les mettront sous clé dans des vitrines. Et jamais plus ils ne s'en occuperont, car la vie soucieuse les absorbe et ils n'ont pas à fouetter que ces petits chats.

Quant aux enfants, il est permis de supposer que, la première minute d'ébahissement passée, ils se trouveront tout bêtes en face de ces femmes accomplies qui auront l'air d'être en visite. Que faire en effet de bien amusant avec elles? Les casser? Jamais ils n'oseront. Il leur semblerait qu'ils attentent aux jours de leur propre mère, de leur tante, ou d'une dame de leur famille. Les coucher, les bercer, est absolument impossible. On ne mouche pas en lui disant: Souffle! une personne qui a des solitaires de trente mille sous aux oreilles. Et comment les appeler? Lili, Mimi, Pompon, Cocotte, Pochette, sont des noms de toute petite fille qu'il ne convient pas de donner à des gens d'un âge avancé. Alors: Madame? Chère amie? Ma toute belle? Cela est bien cérémonieux et manque par trop de familiarité. Et que dire à ces inconnues malgré tout un peu intimidantes et qui pourraient être vos mères? La conversation, tout de suite, est forcée de s'élever. Pas moyen de leur entamer des contes de fées ou des histoires de voleurs qu'elles savent déjà depuis longtemps, de belles histoires pleines de toutous, et de morceaux de sucre où *il y avait une fois une petite fille, sage comme une image*... Allons donc! Si elles pouvaient exprimer ce qu'elles pensent en leur liège intérieur, ces jeunes cérébrales s'écrieraient: « Ah non? hein? Tu ne vas pas nous la faire à la Ségur? Finies les Zénaïdes et autres Fleuriot! » Et elles demanderaient qu'on leur dégoisât « la dernière » de Mme de Noailles.

Une vieille grand'maman à qui je contais cette invention en a été suffoquée.

— Hélas! cher monsieur, où cela s'arrêtera-t-il? Déjà il n'y avait plus d'enfants... Et voilà maintenant qu'il ne va même plus y avoir de poupées? C'est la fin du petit monde, en attendant celle du grand, qui a déjà commencé.

***

Représentez-vous la scène. Sur une rive lointaine, une sarcolève de pêcheurs grecs pêche l'éponge. Le bateau est déjà encombré par endroits des masses gluantes et gélatineuses coupées au fond des eaux et qui semblent palpiter encore d'un reste de vie obscure, impénétrable. Une forte odeur de chlore monte de ces paquets poissés de mucus, la mer est d'huile et le ciel d'un bleu corrosif qui brûle à regarder. Un scaphandrier remonte bientôt, mastodonte lent et gauche. A peine l'a-t-on débarrassé de son casque et de ses lourdes enveloppes qu'il fait signe qu'il veut parler. Il respire d'abord un bon moment, avec des précautions progressives, les yeux fermés, ainsi qu'on boit après une large soif avec une volupté recueillie et en même temps la peur que l'excès de la jouissance ne vous fasse pâmer. Ainsi l'homme est là, chancelant, le front perlé de gouttes qui ne sont pas de l'eau mais une sueur glacée, et, quand il rouvre les yeux, on le devine, à sa pâleur, en proie à une vive émotion. Plusieurs pensent qu'il a peut-être été heurté par un cadavre, ou qu'il a rencontré le *grand serpent*. Non. Il dit qu'il vient de voir une chose... une chose... — Quoi donc? — Une ville. — Une ville? — Oui, une ville, engloutie là, en dessous, depuis des siècles sans doute, et demeurée en partie debout, une ville dont les ruines à l'infini se perdent... se perdent dans les ténèbres glauques... Tous les assistants sont oppressés de l'entendre. Et il la décrit, cette ville, autant qu'il se la rappelle pour l'avoir observée, pendant quelques instants qui lui ont fait l'effet d'années, à travers les troubles lucarnes de son masque aux paupières de cuivre. Il précise, entre autres, qu'il a vu un temple, où il a pu pénétrer, faire quelques pas, sous la futaie des colonnes restées sur leur base, et au milieu desquelles sont encore, faisant un geste, des statues de dieux, en marbre et en bronze, de dieux qu'il a touchés... Parfaitement! Voilà ce qu'il dit... Il a toute sa tête, il n'en est pas à sa première plonge! Depuis plus de vingt ans il a pêché sous la mer, au couteau, au trident, et par n'importe quels fonds, à Beyrouth, à Tripoli, à Tortosa,... partout enfin... On peut le croire.

On le croit. Et plusieurs heures après, sur ses indications, quelques-uns de ces vestiges sont, en effet, par les moyens du bord, hissés sur le bateau. Comme des nageurs qui reviennent respirer à la surface, les dieux de marbre et de bronze émergent incrustés de coraux, avec des barbes purpurines, des chevelures neptunéennes de floridées et les jambes dans des cnémides de coquillages.

Voilà, si nous devons ajouter foi au récit publié il y a peu de jours par *la Dépêche tunisienne*, ce qui s'est passé tout dernièrement sur la côte nord de Sfax, aux environs de Mahdia. Cette nouvelle est-elle exacte? En attendant sa confirmation, il faut le souhaiter de toutes ses forces pour les rares et curieuses découvertes qu'elle peut amener, d'abord, puis pour la beauté tragique de la situation. Ce scaphandrier seul, dans les profondeurs de la mer, n'avançant qu'à petits pas, les bras tendus et apercevant tout à coup cette cité morte, plus morte que tout ce qui meurt de mort ordinaire, ces ruines flottantes et comme molles qui semblent bouger dans une espèce de mirage blafard... S'imagine-t-on les pensées qui peuvent assaillir le cerveau d'un homme à qui pareille chose arrive, même si ce n'est qu'un pauvre plongeur de Kalminos ou de Psora? Et quand, s'étant peu à peu sorti de sa surprise, il ose s'aventurer dans le mystérieux labyrinthe de pierre, qu'il palpe les piliers, heurte du front l'angle des tombeaux, bute dans l'aile détachée d'une Victoire, monte des escaliers rompus que grimpent plus vite que lui l'araignée de mer et le crabe géant, qu'il passe sous le pont des portiques, souffleté par le coup de queue des poissons qu'il dérange... ah! ne doit-il pas éprouver là des minutes inoubliables d'épouvante sacrée?

Enfin le plus clair des symboles se dégage manifestement de la chose, si elle est réelle. Les profondeurs de la mer, ce sont les abîmes du passé, de la science, de l'inconnu. Dans un dessein de lucre, on y plonge, et le nageur souvent remonte les mains vides, à bout de souffle. Mais il arrive aussi que, descendu dans le gouffre pour y détacher des éponges, il y découvre une statue de déesse ou un vase d'or. Quelle leçon! Et le Passé, la Science, l'Inconnu choisissent parfois le plus humble, le plus ignorant des manœuvres pour lui livrer leurs secrets, lui faire ce riche cadeau. On a coutume de dire alors que c'est « un effet du hasard ». On se trompe. Il n'y a de hasard en rien. Tout se déroule dans un ordre certain, selon des lois plus rigoureuses que si elles étaient écrites sur n'importe quel Grand Livre. Le parcours de tout ce qui vit et meurt est tracé d'avance et l'itinéraire implacable se poursuit sans une faiblesse à travers le temps. Ce n'est pas par hasard que le mammouth du déluge est retrouvé dans sa coque de glace, et qu'après des siècles de sommeil aromatique le pharaon est tiré un matin de la nuit de ses caves, et que la fragile danseuse d'Antinoë est revue par la lumière qu'elle ne voit plus... Tout cela ne fait, d'infiniment loin,... de bien peu... que précéder Josaphat.

Henri Lavedan.

« L'ENTREVUE » DE KIEL

Un des épisodes les plus intéressants de la « semaine de Kiel » fut assurément celui qui marqua la journée du 26 juin. Le prince de Monaco donnait un déjeuner à bord de son yacht la *Princesse-Alice*; on était à table depuis quelque temps déjà, lorsque, vers une heure, un exprès vint annoncer l'arrivée imminente de l'empereur : affirmant une fois de plus un des traits de son tempérament, le goût de l'impromptu, Guillaume II s'invitait sans cérémonie. Mais l'impériale fantaisie ne prit pas l'amphitryon au dépourvu; un quart d'heure après, il était en mesure de recevoir le convive inattendu. Parmi ses commensaux se trouvait M. Eugène Etienne, notre ancien ministre de la Guerre, hôte du prince depuis quarante-huit heures. La veille, l'empereur, l'ayant invité à dîner sur le *Hohenzollern*, l'avait comblé de prévenances, s'était entretenu particulièrement avec lui; il fit de même à bord de la *Princesse-Alice*, où il eut l'homme d'Etat français pour voisin de table, et il ne parut pas douteux qu'il avait recherché cette seconde rencontre.

A l'issue du déjeuner, la conversation continua, très cordiale, une partie de l'après-midi; elle ne s'interrompit guère que pendant une séance de pose de Guillaume II devant l'objectif de l'aide de camp du prince de Monaco, le lieutenant de vaisseau Bourée, de la marine française, qui photographia le souverain « en couleurs » par les procédés nouveaux, cependant qu'un autre objectif, opportunément braqué à distance, embrassant dans son champ le groupe des principaux assistants, surprenait cette scène tout ensemble intime et historique.

Telle fut « l'entrevue » de Kiel, dont nous ignorons encore la portée — et même s'il convient de lui attribuer une portée.



Mark Twain, l'« auteur gai » américain, en costume de docteur ès lettres.

Le général Booth, de l'Armée du Salut, en costume de docteur en droit.

DEUX NOUVEAUX DOCTEURS DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

Le vaste amphithéâtre qui sert de salle des fêtes à l'université d'Oxford a vu se dérouler, la semaine dernière, un spectacle qui, déjà peu banal en lui-même, présentait un intérêt tout spécial pour les quelques invités français qui avaient pu prendre place sur les gradins : M. Auguste Rodin y fut investi du titre de docteur en droit, tandis que M. Camille Saint-Saëns, récipiendaire d'un diplôme mieux approprié à sa gloire, était proclamé « docteur en musique ».

Nos deux illustres compatriotes ne furent cependant pas les vrais lions de la fête. Ils ont souffert du voisinage de Mark Twain, le célèbre humoriste américain, venu de New-York pour s'entendre nommer docteur ès lettres.

Seules, les œuvres graves supportent la traduction, et les récits de Mark Twain sont un peu lettre morte pour le lecteur français. Du moins pouvons-nous apprécier les mystifications auxquelles il lui plaît de se livrer encore, à soixante-treize ans.

La dernière est déjà légendaire dans les pays anglo-saxons. Invité à une réception à la Maison-Blanche, — il lit sur les cartes que l'habit de soirée est de rigueur. Mais le chef du protocole américain a omis — naturellement ! — d'indiquer la nuance de l'*evening-dress*. Cet oubli ouvre les ailes à l'imagination de Mark Twain.

A l'heure dite, solennellement, il se présentait chez le président Roosevelt en un habit d'une coupe irréprochable, mais d'une blancheur immaculée. Et, sur sa chevelure neigeuse, se posait crânement un gibus de même couleur.

Ce complet blanc, oublié peut-être du fantaisiste vieillard, hantait cependant l'esprit des étudiants anglais. S'efforçant de garder son sérieux sous la toque universitaire et sous les amples plis de la toge, Mark Twain venait à peine de faire son entrée avec les autres récipiendaires — le prince de Connaught, sir H. Campbell-Bannerman, M. Reid, l'ambassadeur des Etats-Unis, et quantité d'autres graves personnages — quand une tempête d'éclats de rire secoua les austères échos de la salle d'Oxford.

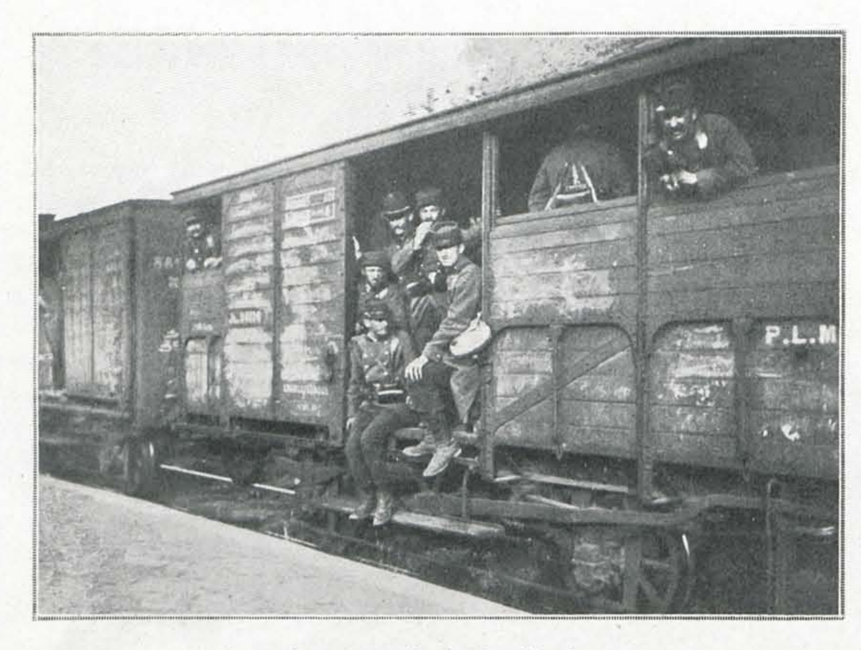
— Hé ! Mark ! hurlaient les étudiants. *Where's that volute suit ?* (Où avez-vous mis votre complet blanc ?)

— Il en a fait un essuie-plume !

Le bon Mark Twain n'y tenait plus : son rire formidable éclata par-dessus les lazzis. Et la contagion de gaieté gagna l'assistance entière.

Dans ses rangs figurait un octogénaire non moins illustre que Mark Twain : le général Booth.

Oxford avait tenu à compter parmi ses docteurs en droit l'infatigable manieur de foules qu'est le fondateur de l'Armée du Salut.



Le train amenant le dernier détachement.



L'appel sur le quai de la gare.

L'ARRIVÉE A GAP DES MUTINS DU 17e. — *Photographies J. Voltaire.*

L'ÉPILOGUE D'UNE MUTINERIE

A la suite de la mutinerie de plusieurs centaines d'hommes du 17e de ligne qui, le 20 juin, avaient abandonné en armes leur garnison d'Agde, pour aller camper, le 21, parmi la population de Béziers, ce régiment, on le sait, a été immédiatement déplacé. Le lundi matin 24, il s'embarquait pendant la nuit dans un train spécial et, à la fin de l'après-midi, arrivait à Gap, où il occupait les casernements du 96e. A ce moment, il n'était pas encore au complet ; au départ, en effet, on avait compté une vingtaine de manquants, lesquels, profitant du dimanche, s'étaient esquivés sans permission et rendus à Béziers. Arrêtés en gare de Villeneuve, ils furent ramenés à Agde par la force armée, puis, de là, sous bonne escorte, dirigés sur Gap ; ils y rejoignaient leurs camarades le 25 au matin.

Les mutins devaient être aussitôt détachés du régiment, le gouvernement ayant décidé leur envoi en Tunisie, par mesure disciplinaire. L'opération fut effectuée au champ de manœuvres de Gap, après trois heures d'exercice intensif ; les officiers, sous les ordres du général Massiet du Biest, inspectèrent la troupe, compagnie par compagnie, et trièrent les mutins et les hommes douteux, dont on composa deux détachements. Le même jour, un train les emportait vers Villefranche-sur-Mer; l'effectif total, les cadres non compris, s'élevait à cinq cent cinquante hommes ; sur le parcours du train, des troupes avaient été échelonnées, en cas de tentative de résistance ; mais aucun désordre ne se produisit. A Villefranche, en présence de plusieurs bataillons et sous la direction du colonel Toutée, l'embarquement des soldats s'opéra, le 26 juin, à bord de deux croiseurs, le *Desaix* et le *Du-Chayla*, qui, à 7 heures du matin, levaient l'ancre, à destination de Sfax, où ils abordaient le 28. De ce port, le chemin de fer conduisit les nouveaux « africains » dans le Sud-Tunisien, à Gafsa, lieu définitif de leur garnison.

L'ÉPILOGUE DE LA MUTINERIE DU 17e. — En rade de Villefranche : l'embarquement à bord du croiseur " Du-Chayla ".



La ligne droite devant les tribunes.

LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE

Le Grand Prix de l'Automobile a été couru, mardi dernier, sur le circuit dit de la Seine-Inférieure, formé par un triangle de 77 kilomètres, ayant pour sommets Dieppe, le bourg de Londinières et Eu. Les voitures devaient effectuer dix tours, soit 770 kilomètres.

Cette épreuve, qui a remplacé celle de la coupe Gordon-Bennett, accorde à l'industrie française une représentation proportionnelle équitable. Chaque maison, française ou étrangère, pouvait en effet mettre en ligne trois voitures, et tous les types d'automobiles étaient admis sans limitation de poids ni de puissance. La seule condition imposée était un maximum de combustible fixé à 30 litres d'essence pour 100 kilomètres.

Le départ était situé à environ 4 kilomètres de Dieppe. Malgré la rigueur du temps, l'affluence fut très grande, et de nombreuses parties de *camping* vinrent, comme à l'ordinaire, égayer le voisinage des tribunes. L'épreuve réunissait trente-sept concurrents représentant : dix marques françaises, deux italiennes, une allemande, une belge, une américaine et une anglaise.



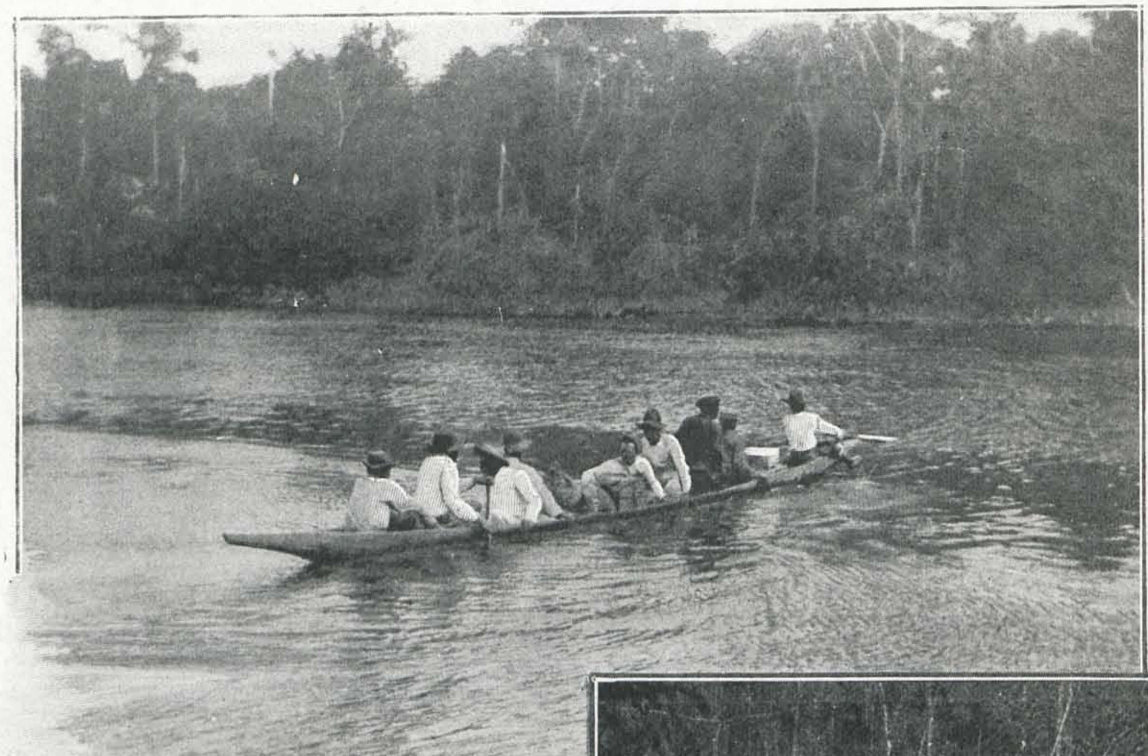
Nazzaro après sa victoire.

Dès le début, la lutte s'est circonscrite, particulièrement serrée, entre Duray pilotant une Lorraine-Dietrich et les deux fameux coureurs de la maison italienne F. I. A. T. : Nazzaro et Lancia. Après le huitième tour, Duray tenait la tête avec six minutes d'avance sur Nazzaro ; mais il se voyait subitement immobilisé par la rupture d'un roulement à billes de la boîte de changement de vitesse, et la première place était prise par Nazzaro, déjà vainqueur des deux grandes épreuves de l'année : la Targa Florio et le Circuit du Taunus. Nazzaro achevait le parcours en 6 h. 46 minutes, soit une moyenne d'environ 113 kilom. 500 à l'heure. Szisz, sur voiture Renault, vainqueur du Grand Prix en 1906, arrivait second ; les huit places suivantes revenaient également à des maisons françaises.



Le Grand Prix de l'Automobile. — Distribution de l'essence aux coucurrents, à raison de 30 litres pour 100 kilomètres.

Voir plus loin notre double page.



En pirogue sur la Mana.

DANS LA FORÊT GUYANAISE

Il y a quelques jours, un jeune voyageur, M. Jean Galmot, revenant de Guyane où il avait rempli une mission dont l'avait chargé le ministère des Colonies, communiquait à la Société de Géographie, devant un public nombreux et vivement intéressé, les impressions qu'il rapportait de cette visite à la moins connue peut-être des colonies françaises. On lira ici, avec non moins d'intérêt, un résumé de ces impressions.

Imaginez que vous vous trouvez dans la forêt de Fontainebleau, par une saison de printemps pluvieux, que vous dormez à la belle étoile sur un hamac accroché à deux arbres et que vous vivez de poisson salé. Après deux mois de cette « vie naturelle » sous l'ombre humide du bois, vous reviendrez avec des accès de paludisme, si tant est que vous reveniez...

Il n'en va point autrement en Guyane. Comme le pays est tout entier couvert de hautes forêts, qu'il y pleut fort et qu'il y fait très chaud, les voyageurs y trouvent les fièvres et déclarent la région inhabitable. Cependant, tandis que nous médisions du ciel, nos voisins les Anglais s'informaient ; ils ont construit des villes, ouvert des chantiers sur la terre desséchée ; ils ont travaillé : le ciel les a aidés. Leur colonie a 300.000 habitants ; les exploitations agricoles, minières et forestières, y sont prospères. A 200 kilomètres dans l'intérieur, en Guyane anglaise, à Rockstone, en pleine brousse, j'ai eu la surprise de trouver un hôtel confortable où la table était fine et le coucher excellent. A 200 kilomètres dans l'intérieur, en Guyane française, on est à quinze jours de pirogue du plus proche village ; le voyageur mange des conserves déjà pourries par l'humidité et couche sous le rideau de la forêt vierge parmi les perroquets hurleurs, les singes, les oiseaux-mouches et les serpents.

Le voyage est pittoresque et héroïque. Des semaines durant, il faut être en équilibre instable sur une pirogue, faite du tronc d'un arbre. Après douze heures de marche, les noirs font au bord de la rivière une place pour le « carbet », à coups de sabre d'abatis dans la forêt. Si l'on est chasseur, un singe dans les branches et un caïman dans la vase font un rôti que l'on cuit à même la braise. La chair du singe est gélatineuse ; celle du caïman sent le musc ; mais ce sont là bagatelles.

Un chat-tigre crie, des loutres s'ébattent dans l'eau parmi d'effroyables clameurs, les singes rouges mènent un train d'enfer, une bande de porcs-patiras passe, tumultueuse, en grognant ; les rats-agouchis grincent, les serpents glissent aux arbres, les grillons géants sifflent, les crapauds-bœufs soufflent sous les feuilles, des papillons étincelants errent encore autour des orchidées : la nuit vient presque soudaine dans la forêt.

Et, le matin, tandis que le pagayeur bosch, nègre musclé, beau et résistant comme le bois d'ébène de sa pirogue, invoque, debout, la face au soleil, le dieu du fleuve ; tandis qu'il verse dans l'eau le tafia précieux et que ses fils hurlent et grimacent pour chasser l'esprit du mal, la forêt, émerveillée, reste silencieuse, endormie dans la buée chaude du marécage.

En rivière, une pirogue apparaît, elle arrive, croise, et ce n'est que lorsqu'elle est au loin, au prochain tournant, que les noirs se saluent. Ce sont des cris, des appels stridents, des recommandations, des rires, toute une joie qui succède à l'obscure méfiance de la rencontre. On n'entend plus qu'un bruit confus, mais l'oreille du pagayeur perçoit encore les nouvelles données par les passants... Ils ont fait 5, 10, 30 kilogrammes d'or... Ce sont des maraudeurs.

Ils viennent du bois à quarante, souvent à soixante jours de la côte. Ils sont restés quelques semaines en prospection à la recherche de l'or, fouillant les criques, dans l'eau et la boue jusqu'au ventre, comparant les batées pour suivre la veine à la trace, pour atteindre la « poche », le coin où l'or est tassé, où les pépites sont grosses comme le poing... Nourris de couac moisi et de bacaliau empesté — le « couac » est du manioc, le « bacaliau » de la morue sèche — ils ont héroïquement résisté jusqu'à la découverte. La crique trouvée, deux d'entre eux sont partis avec le premier kilogramme d'or pour chercher des vivres. La nouvelle s'est répandue d'elle-même et déjà les bandes s'abattent. Ils sont cinq cents, ils sont bientôt cinq mille dans la crique où il y a place pour cent ouvriers. C'était le cas de Kokioko en novembre dernier.



Le travail à la main des chercheurs d'or : ils jettent dans le sluice l'alluvion aurifère qu'un courant d'eau dilue et entraîne tandis que l'or est retenu par le mercure.

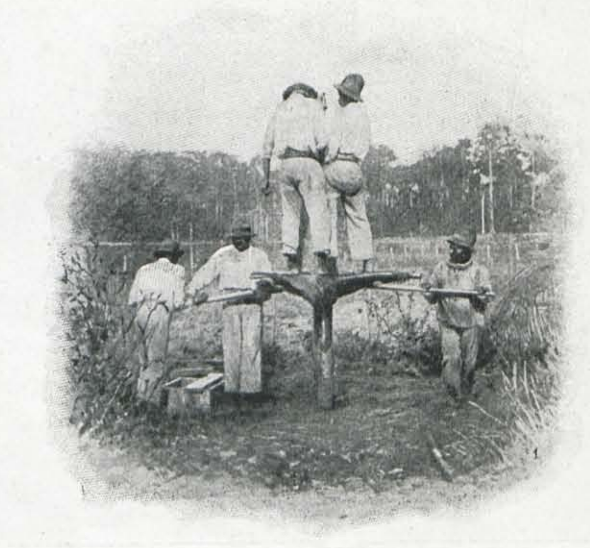
Les premiers arrivés s'unissent et gardent la crique, nuit et jour, armés de fusil. Gare à qui tente d'approcher !

Le trésor est, d'ailleurs, prodigieux ; d'un seau de boue, on retire 900 grammes d'or ; voici une pépite de 7 kilogrammes que les ouvriers se partagent à coups de pioche. En quelques semaines, Kokioko donne près de 2 millions d'or. Cependant, les maraudeurs affluent toujours. Des drames féroces se déroulent dans la forêt ; bientôt on creuse le sol et la terre éboulée ensevelit chaque jour les mineurs. Le couac, qui coûte 0 fr. 50 à Cayenne, se vend 10 francs ; le mercure s'obtient au poids de l'or. La famine arrive, on s'entre-tue sur des trésors.

C'est l'époque héroïque. L'exploitation est primitive à l'excès. Les chercheurs d'or font sur place le « sluice » en planches sur lequel ils jettent l'alluvion à la pelle. Un peu de mercure retient l'or qui s'est détaché par sa densité de la terre meuble. Un filet d'eau est amené de la crique voisine pour laver et entraîner la boue.

Tout autre est l'exploitation industrielle qui s'installe sur le placer après le passage des maraudeurs. L'industrie du draguage est développée en Guyane anglaise et hollandaise. La preuve est faite par les cinq cents dragues à or de la Nouvelle-Zélande et de la Californie que la mise en valeur des placers donne les plus brillants résultats. Mais, malgré les teneurs de notre Guyane, les essais de draguage sont rares. Les premières entreprises ont réussi ; il est à souhaiter qu'elles fassent école.

La création d'un chantier de draguage est une opération qui demande quelque compétence. La prospection de l'alluvion à traiter est le point fonda-



La prospection : le tube, enfoncé jusqu'au bed-rock, donne des échantillons de la terre aurifère avec lesquels on déterminera la richesse moyenne du placer.



Drague à or vue de l'avant : les godets, entraînés sur une chaîne sans fin, prennent au fond de l'eau l'alluvion.



La même drague vue de l'arrière : la boue aurifère, jetée par les godets sur le sluice incliné, passe sur des grilles qui retiennent l'or.

mental de toute cette industrie. L'appareil de sondage relève des échantillons du terrain depuis la couche arable jusqu'au « bed-rock » où s'arrête l'or. La terre recueillie par les tubes de la sonde est lavée à la batée, et la moyenne des teneurs relevées donne la richesse du placer. Tous les 20 mètres, la sonde est enfoncée dans l'alluvion, de sorte que le dragueur connaît exactement la valeur du terrain qu'il aura à traiter et peut déterminer à l'avance, avec le nombre de mètres cubes que passe la drague, le poids de l'or qu'il recueillera. Une prospection minutieuse ne laisse aucun aléa à l'exploitation.

La drague robuste est installée sur le marécage dans un bassin qu'elle élargit chaque jour. Les godets mordent la terre, la montent et la répandent dans un cylindre troué qui laisse passer l'or et la boue et qui rejette les grosses pierres.

La boue aurifère glisse sur un large sluice et dépose l'or, que le mercure amalgame, sur des tables inclinées.

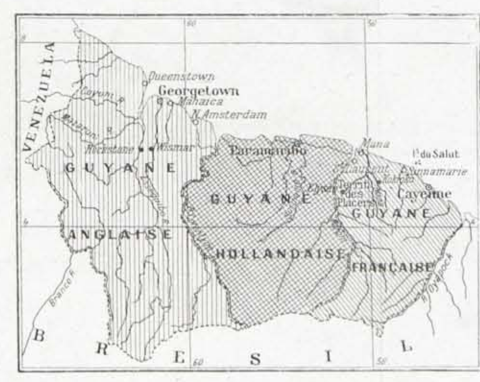
Les chaudières sont chauffées avec le bois de la forêt ; le combustible ne fait jamais défaut ; il comprend souvent des essences précieuses : ébène, acajou, bois de rose, etc. Chaque soir, la drague, qui travaille nuit et jour, est arrêtée pour la levée de la production. Rien n'est plus curieux que de voir le dragueur faire évaporer le mercure de l'amalgame : l'or est dans une poêle à frire sur le feu qui a servi au repas ; c'est un dessert de roi.



Dans la forêt.

Le montage des dragues n'a plus aujourd'hui les difficultés du début. La vie, au placer, s'est faite confortable.

On trouve de la viande fraîche que les chasseurs rapportent chaque jour — témoin le mouton paresseux que ce noir porte sur son dos — et la glace est devenue d'un usage courant.



Carte des trois Guyanes.

Des efforts considérables ont été réalisés. Les Anglais et les Hollandais ont donné, dans les colonies voisines, à l'industrie du draguage aurifère un développement qui est déjà important. Chez nous, les premiers essais ont été heureux, et j'ai rencontré, dans mon voyage, une exploitation déjà en plein rapport. Le succès de ces entreprises ouvrira une ère nouvelle pour l'avenir de la colonie.

Il faut en savoir gré aux ingénieurs qui ont réussi à vaincre des difficultés qui paraissaient insurmontables. Les travaux de MM. Viala et D. Levat avaient ouvert la voie. Tout récemment, des ingénieurs, à la tête desquels il faut citer MM. Gérard Dufour, L. Delvaux, de La Marlière, nous ont donné, à force d'énergie, la preuve de ce qu'on peut attendre de l'industrie aurifère mécanique en Guyane.

Une légende mystérieuse plaçait au milieu de la forêt de Guyane le palais du prince El Dorado. C'était un château d'or massif au bord d'un lac de diamant. Les derniers chevaliers, venus de Rouen, organisèrent une série d'héroïques et folles expéditions pour la conquête de ce trésor.

Le rêve de nos aïeux se réalise. Sous le soleil, l'or qui brille aux lèvres des godets, sur la chaîne des dragues, fait, au fond de la vallée, un mirage singulier. L'architecture délicate du puissant outil étincelle comme le palais d'El Dorado...

Jean Galmot.



Un chasseur.



LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE, SUR LE CI

Trois voitures en vitesse dans les virages d'Ancourt : en tête, le vainqueur de la c

Voir l'article



RCUIT DE LA SEINE-INFÉRIEURE (2 JUILLET)

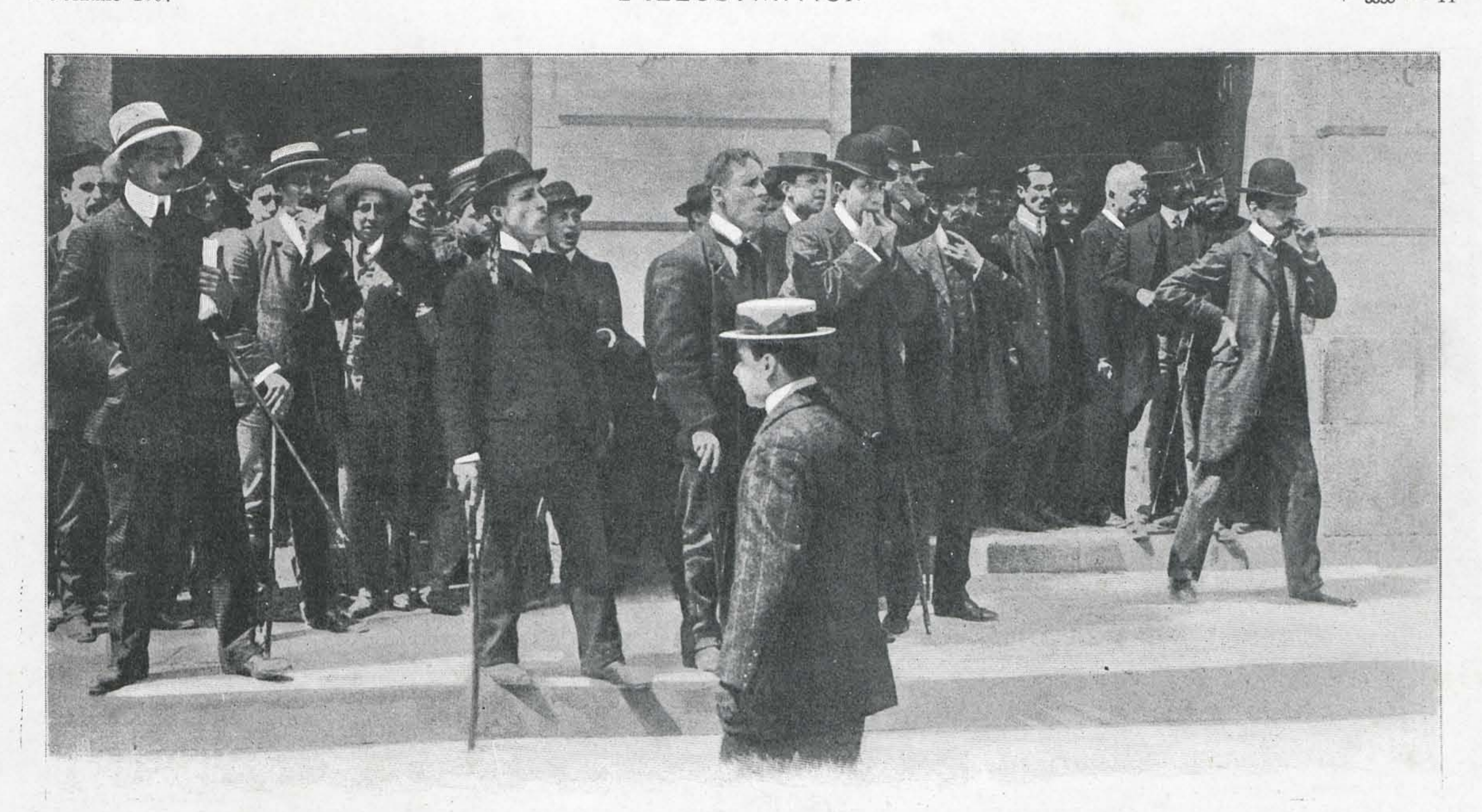
ourse, Nazzaro. — Vue prise du remblai du chemin de fer sous lequel passe la route.

page 5.



LE "PUITS AU BLÉ" DE CHICAGO

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, des spéculations sur le blé et des pratiques qui avaient amené le renchérissement des grains, et, partant, du pain. La Bourse de commerce de Chicago est le principal centre d'action des spéculateurs, le champ de bataille favori des « rois du Blé », de leurs lieutenants et de ceux qui aspirent à un titre quelconque à les détrôner, et voici la « corbeille » autour de laquelle se livrent ces luttes dont le résultat pourrait être, quelque jour, d'affamer le monde. On l'appelle « le puits au Blé », et il occupe le centre du grand hall, flanqué, à gauche, du « puits au Fourrage », à droite, du « puits au Maïs ». C'est, comme on le voit, un espace circulaire, entouré de doubles gradins intérieurs et extérieurs, où se tiennent, comme sur les degrés d'un amphithéâtre, les négociants, courtiers, les trafiquants, agioteurs, accapareurs. Dans un livre intitulé *le Puits* (*the Pit*) et consacré au monde de la spéculation, le romancier Frank Norris a donné un vivant tableau de l'animation qui règne, au fond du marché, sur ces gradins, peu à peu couverts de tous les échantillons de grains renversés : avoine, blé, maïs, orge, touffes de foin, coquilles d'arachides, mêlés de papiers chiffonnés, feuillets d'agendas, télégrammes déchirés et froissés.



A Oporto, sur le passage du " dictateur " : les coups de sifflet des étudiants.

LES ÉVÉNEMENTS DE PORTUGAL

Il est assez difficile, sans doute, de se former une opinion tout à fait assise sur les incidents, parfois assez graves, qui viennent de se dérouler en Portugal et dont nous avons parlé déjà dans notre dernier numéro. Les nouvelles qui nous en parviennent sont assez contradictoires, dépêches expurgées d'une part, articles de journaux passionnés de l'autre. Mouvement républicain ont dit d'aucuns, illusionnés, peut-être, par leurs désirs. Alors que M. João Franco, le président du Conseil, sans faiblir sous l'épithète de dictateur, qu'on ne lui ménage pas, déclare simplement accomplir, avec l'appui, la confiance du roi Carlos, « une œuvre honnête et morale » et en appelle, pour la justifier, au témoignage du corps diplomatique accrédité à Lisbonne.

M. João Franco arrivant à Oporto.

Depuis les journées mouvementées des 18 et 19 juin, on a parlé de troubles dans quelques villes du Nord, de mutinerie, à Oporto, en faveur de la république, de régiments d'artillerie. Rien n'est venu confirmer ces rumeurs tendancieuses.

Dans cette même ville d'Oporto, qu'on dépeignait si agitée, M. João Franco vient d'aller s'expliquer, en public, sur son attitude. Il a fait, dans un grand discours politique, le procès du parlement qu'il vient de dissoudre ; il a exposé comment le cabinet avait été réduit à cette mesure, qui n'est d'ailleurs nullement inconstitutionnelle, et s'était décidé, usant d'un moyen de gouvernement que ses adversaires mêmes avaient sollicité du roi, à administrer par voie de décrets. Et ses amis l'ont accueilli avec enthousiasme. Pourtant, même dans cette ville, il semble bien que M. Franco n'ait pas entendu que des acclamations. On le sifflait, on le huait — nous écrit notre correspondant — au moment où furent pris les clichés que nous reproduisons. Sur les marches de l'Académie polytechnique, édifice officiel, des étudiants menaient contre lui le charivari avec un bel entrain, comme on voit. A ses oreilles ont retenti de nombreux vivats à la liberté, à la constitution, à la république aussi. Des pierres ont été lancées contre lui et son cortège. La police a dû charger et il y a eu de nombreux blessés, une cinquantaine, dit-on. Enfin, plus de cent manifestants ont été arrêtés, dont les femmes, les proches, poussaient ensuite sur le passage du ministre des vociférations plus furieuses encore.

Dans les localités que traversait son train, à l'aller comme au retour, à Coïmbre, à Aneiro, à Alfarellos, à Espinho, etc., des désordres se sont produits.

Enfin, son retour à Lisbonne, à la suite de ce voyage, donna lieu à des manifestations hostiles très violentes et dont on n'a pas connu, d'abord, toute l'importance.

La foule voulut cerner la gare du Rocio, par où il arrivait, et en brisa les vitres. Des cavaliers furent chargés de ramener l'ordre. La foule les criblait de pierres, auxquelles ils répondaient à coups de revolver.

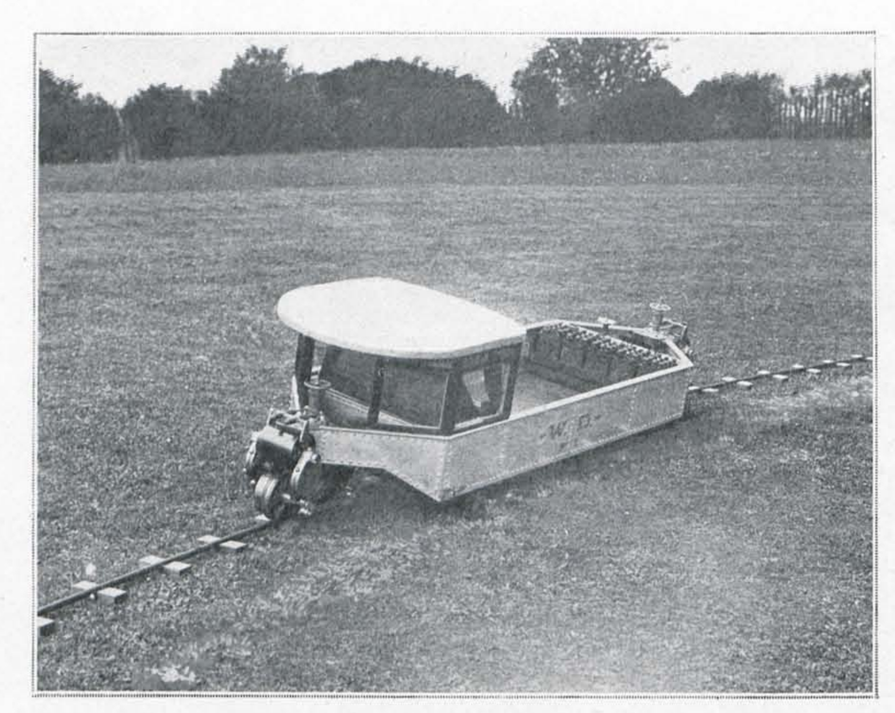
Repoussés, enfin, les émeutiers se réfugièrent dans les cafés, brisant et saccageant tout, s'emparant des bouteilles, des verres, des débris des tables, pour s'en faire des projectiles. Une centaine d'entre eux, estime-t-on, furent blessés par les charges et le feu de la police et des troupes. Il y eut des morts, six au moins. Mais, comme on avait fait pour les victimes du 18, on les enterra de nuit, redoutant une reprise des manifestations violentes.

On n'a pu, toutefois, empêcher les désordres de recommencer, à l'occasion d'une manifestation en l'honneur du député républicain Costa. Là encore, il y eut de nouveaux blessés.

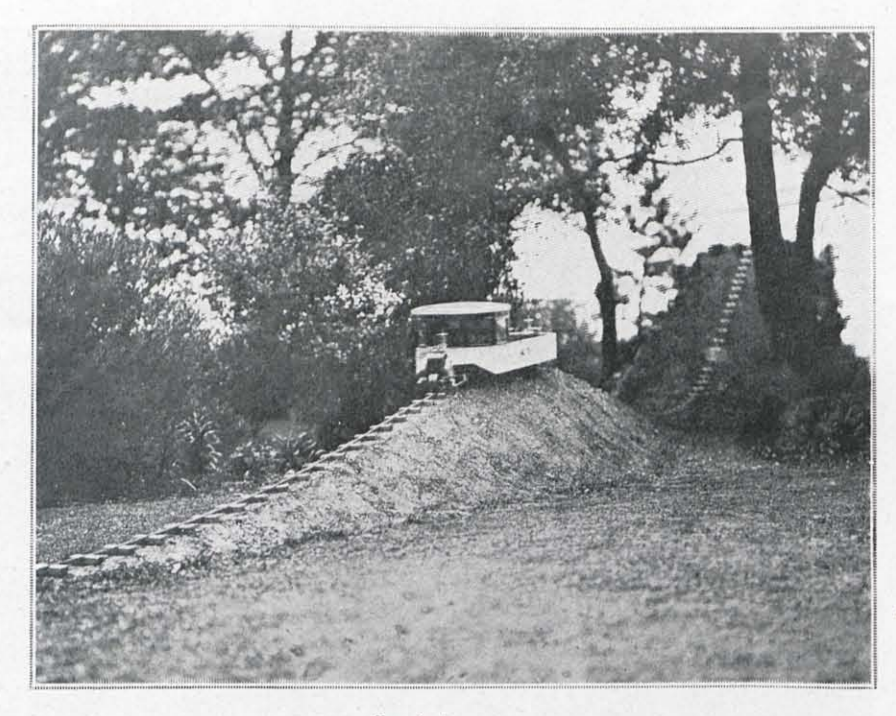
Actuellement, on semble revenir vers le calme. M. João Franco, sûr de l'appui du roi qui, au cours d'une visite à certaines casernes, a pu se rendre compte du loyalisme de l'armée, semble très maître de lui et confiant dans le succès final de ses réformes administratives, en dépit de l'opposition violente qui lui est faite.



A Oporto : une manifestante. — *Photographies Benoliel.*



Dans une courbe.



Sur forte rampe.

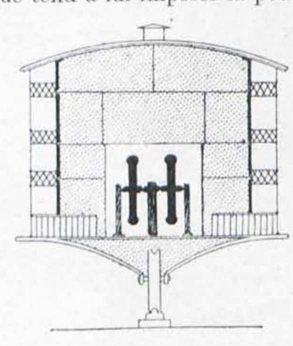
LE CHEMIN DE FER MONORAIL BRENNAN : ESSAIS D'UN PETIT MODÈLE.

LE TRAIN A GYROSCOPE

Maintenir en équilibre sur un seul rail, ou même sur un simple câble tendu au-dessus du sol, un wagon de chemin de fer porté par deux ou plusieurs roues posées l'une derrière l'autre, comme les roues d'une bicyclette, semble au premier abord une conception extravagante. Ce problème d'équilibre, théoriquement assez simple, vient de recevoir, en Angleterre, une solution curieuse.

Nous avons tous manié ou vu fonctionner, chez les marchands de jouets, le petit appareil nommé gyroscope. Après avoir imprimé un mouvement de rotation à une sorte de toupie, on pose l'extrémité de son axe ou « queue » sur un godet supporté par un trépied : la toupie, quoique placée en porte à faux, se maintient en équilibre et continue à tourner sur elle-même en décrivant un cercle autour du point d'appui. D'autre part, si nous essayons de tenir une roue de bicyclette par la partie à peine débordante du moyeu, nous éprouverons une certaine difficulté ; posons simplement ce moyeu sur l'extrémité d'un doigt et faisons tourner la roue : celle-ci nous semblera légère et il faudra peser fortement sur elle pour provoquer sa chute.

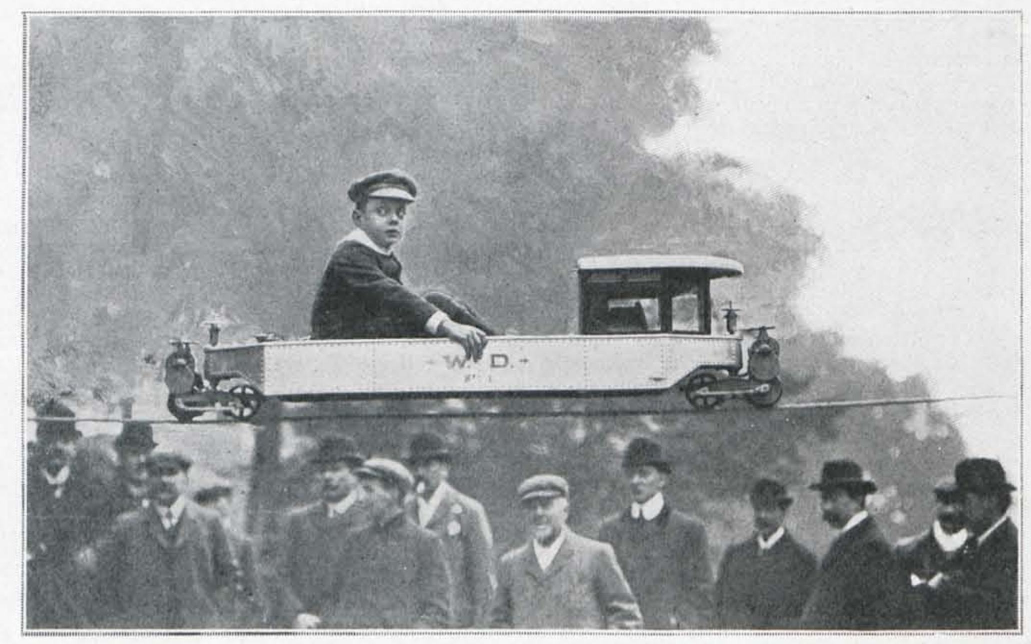
Dans les deux cas, on utilise le principe mécanique du gyroscope, lequel peut se formuler ainsi : « Quand un volant tourne avec une grande vitesse, il faut une force relativement considérable pour changer son plan de rotation. » En termes plus généraux, tout corps animé d'une force vive résiste aux forces tendant à contrarier la direction de sa marche. C'est pour cela que le projectile, sortant d'un canon rayé qui le fait tournoyer sur lui-même, file droit au but, subissant dans une mesure réduite les déviations latérales que tend à lui imposer la poussée du vent.



Coupe transversale montrant l'installation des gyroscopes.

Le calcul et l'expérience ont établi que, quand une force quelconque est appliquée à faire sortir un gyroscope de son plan de rotation, ce gyroscope réagit par une force contraire formant avec la première un angle de 90 degrés. On comprend, dès lors, que, si nous suspendons un wagon sur des roues placées l'une derrière l'autre, nous pourrons, par une habile combinaison de gyroscopes, neutraliser à tout instant les diverses forces tendant à le faire tomber à droite ou à gauche. C'est ce que vient de démontrer M. Louis Brennan, ingénieur anglais, depuis longtemps connu pour avoir, en 1887, vendu au gouvernement britannique, moyennant 110.000 livres, un système de torpille dont le secret n'est pas encore divulgué.

Le wagon modèle qui a fonctionné à Wodland (Kent), devant la Société Royale, peut contenir une personne de poids moyen. A l'intérieur, on a juxtaposé deux gyroscopes de 15 centimètres de diamètre, tournant à une vitesse considérable, en sens opposés, dans un plan vertical parallèle à l'axe de la voie, et reliés par un dispositif qui régularise automatiquement leur action stabilisatrice. En marche ou en station, le wagon, porté par quatre roues placées suivant son axe longitudinal, est maintenu dans un équilibre parfait, bien que son centre de gravité se trouve fort au-dessus du point de suspension.



En équilibre sur un câble.

Les gyroscopes, auxquels il paraît suffisant de donner un poids ne dépassant pas 5 % du poids total de la voiture de tête, sont installés sur billes et tournent dans des coffres où l'on a fait le vide, pour diminuer les frottements.

Dans ces conditions, ils emmagasinent une telle quantité d'énergie qu'en cas d'arrêt subit du moteur, ils continuent à tourner plusieurs heures avec une vitesse suffisante pour assurer l'équilibre. Et ils ne s'arrêtent complètement qu'au bout de deux ou trois jours.

D'autre part, les roues sont montées sur bogies doubles pivotant horizontalement et verticalement : la voiture peut, dès lors, épouser des courbes d'un rayon inférieur à sa propre longueur ; et elle prend automatiquement l'inclinaison nécessaire vers l'intérieur de la courbe, laquelle n'est obtenue, sur les voies ordinaires, que grâce au relèvement du rail extérieur. D'où diminution du frottement et des chances de déraillement. Enfin, une combinaison spéciale permet au wagon de gravir des rampes très fortes et de les descendre en vitesse.

Ce système curieux, dont la conception fait le plus grand honneur au génie inventif et à la science d'ingénieur de M. Brennan, présente quelques avantages évidents. La suppression d'un rail, la réduction corollaire de la longueur des traverses, la facilité d'adopter des profils accidentés, permettraient de réaliser des économies d'une certaine importance ; le voyage devient plus confortable, car on évite les oscillations résultant de l'impossibilité matérielle absolue de maintenir deux rails parallèles à un niveau rigoureusement égal. Par contre, s'il est bien certain que le wagon ne saurait tomber tant que les gyroscopes fonctionnent, il semble difficile de réaliser un frein de secours capable de remédier au dérangement toujours possible de ces appareils. Il est vrai, le risque de catastrophe ne serait peut-être pas plus grand qu'avec les chemins de fer actuels. En tout cas, les avantages ci-dessus semblent peu de chose comparés aux dépenses formidables qu'entraînerait la transformation des réseaux existants.

Mais l'inventeur envisage de tout autre façon l'avenir du système. Il « espère » réaliser pratiquement des vitesses doubles ou triples des vitesses actuelles, et il compte employer des wagons de dimensions colossales qui constitueraient de véritables hôtels roulants. La possibilité de ces perfectionnements résulterait, en majeure partie, de la suppression des cahots et de la diminution des frottements.

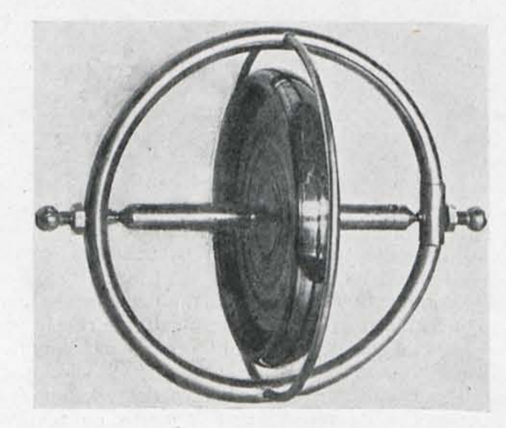
Cette suppression des cahots paraît acquise, au moins dans une certaine mesure ; elle permet d'utiliser des wagons très hauts et très larges, sans avoir à se préoccuper, autant qu'aujourd'hui, de la position du centre de gravité. En outre, M. Brennan n'a pas à redouter que ses voyageurs, roulant à une vitesse de 200 kilomètres, soient projetés les uns contre les autres.

Quant au frottement, il est le même avec un rail ou avec deux rails, car sa valeur résulte du poids du véhicule. Toutefois, dans la pratique, les pertes accessoires d'énergie se multiplient avec le nombre des rails et des roues, et, aussi, avec les oscillations. Avec le wagon gyroscopique, on arriverait, sans doute, à utiliser en production de vitesse une certaine quantité de la force vive ainsi absorbée inutilement par les wagons actuels. Mais on peut se demander si le bénéfice sera bien considérable. La plupart des ingénieurs déclarent la chose impossible, se basant sur des considérations techniques qui sortiraient du cadre de cet article. Par contre, certains esprits avancés entrevoient, à brève échéance, l'avènement de l'auto « gyroscopique » à deux roues qui prendrait en toute sécurité les plus dangereux virages.

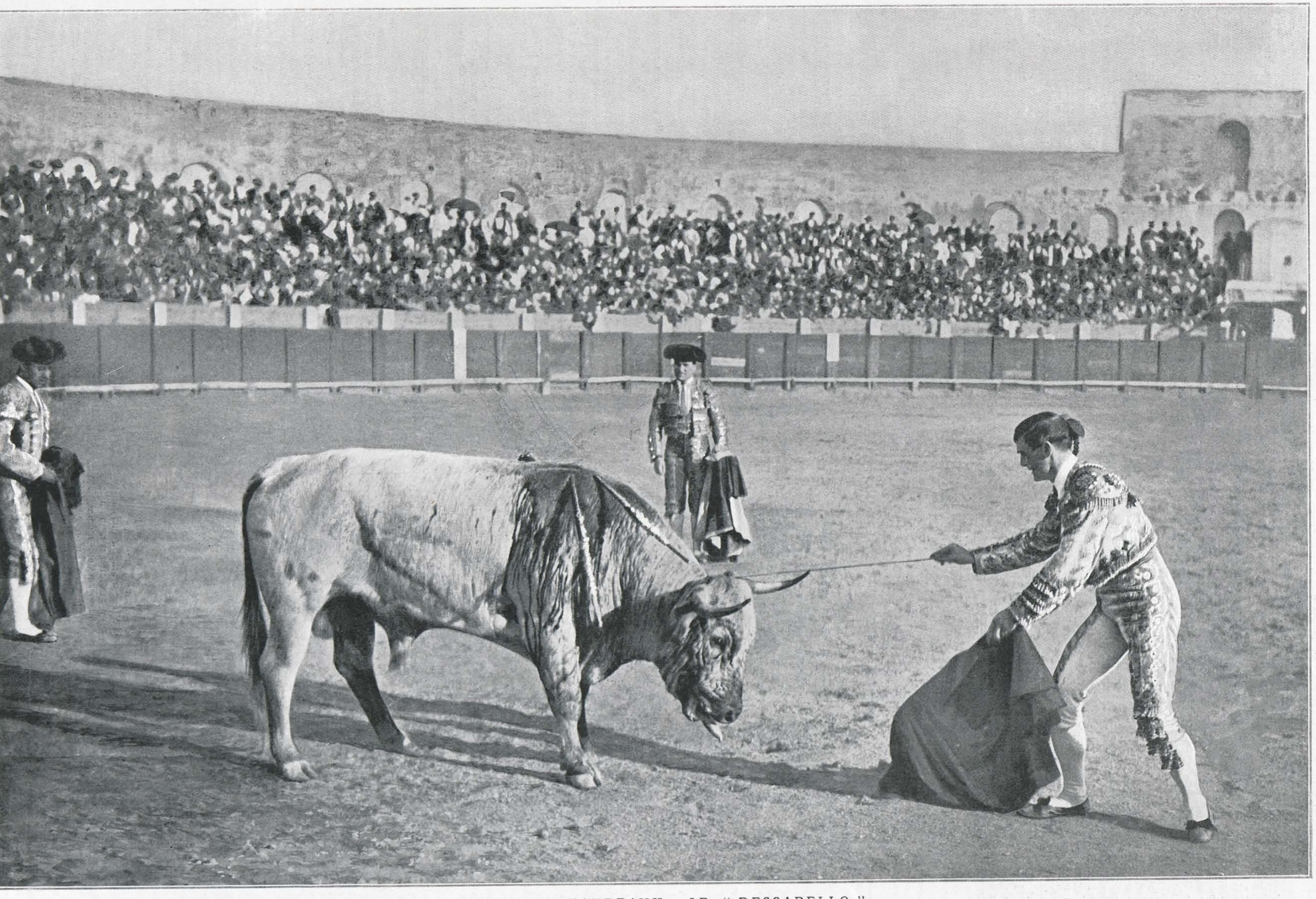
Il nous paraît plus indiqué de se tenir sur la réserve, en se rappelant que, même à notre époque de science intensive, le génie des inventeurs vient parfois bouleverser toutes les théories actuelles.

M. Brennan doit recommencer bientôt ses expériences avec un wagon de 4 mètres de large (la largeur normale des wagons modernes est d'environ 2m,80) ; à ce moment, il sera plus facile de juger la valeur pratique de son invention.

F. Honoré.



Le gyroscope classique.



COURSES DE TAUREAUX : LE " DESCABELLO "

La course touche à sa fin. Les instants du taureau sont comptés. Las à point, sanglant, et le garot hérissé de banderilles, l'animal, attiré par de savantes manœuvres, est venu se planter devant l'espada qui va lui porter le coup fatal. A l'aide de la muleta rouge, agitée de la main gauche, l'espada doit amener sa victime à la position précise — les pieds rassemblés et la tête baissée — qui lui permettra d'enfoncer l'épée d'un seul trait. Deux places sont possibles pour cette suprême blessure : entre les deux épaules, c'est l'estocade ; ou bien à la base du cerveau, au défaut de deux vertèbres, c'est le descabello. De ce dernier coup va tomber le taureau de notre instantané. Un aficionado vous expliquerait que ce coup est indiqué, nécessaire, en cette circonstance, la bête n'ayant que les deux pieds de devant réunis : or il paraît que, dans cette position, l'épée ne pourrait passer entre les deux épaules.

LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts.

Il n'est guère de ville italienne dont le nom éveille plus de souvenirs divers que Ravenne. De l'empereur Honorius à Gaston de Foix et à Byron, que de héros des grands drames de l'histoire y passèrent tour à tour ! Au point de vue archéologique, Ravenne renferme une série de monuments de la plus haute importance pour l'histoire de l'art byzantin. Les fresques de Saint-Vital où, sur des fonds d'or, se dressent, roides dans leurs manteaux trop lourds, Justinien et Théodora, au milieu de leur cour, ont fourni pendant des siècles aux artistes le meilleur de leur mise en scène quand ils ont voulu retracer quelqu'une des innombrables tragédies qui illustrèrent l'agonie du Bas-Empire. Il n'a fallu rien moins que la découverte de la nécropole d'Antinoë pour rectifier sur certains points les données que nous possédions, par ces fresques, sur le costume byzantin. D'importants morceaux d'architecture, en outre, sollicitent, à Ravenne, l'attention de l'archéologue et de l'artiste. Rien d'étonnant donc que M. Charles Errard, poursuivant ses travaux sur l'art byzantin, se soit arrêté là longuement. Le troisième recueil de son travail, qui vient de paraître, est consacré à Ravenne et à sa voisine Pompose. Les monuments des deux villes y sont reproduits avec infiniment d'art, et commentés de la plus attrayante façon par l'érudit M. Al. Gayet, l'homme le plus qualifié, peut-être, du moment, pour parler de l'art byzantin. (*L'Art byzantin*, 3e vol., 140 fr. — Emile Gaillard, éditeur.)

Dans l'œuvre d'Adolphe Menzel, le célèbre peintre allemand, l'album sur *l'Armée de Frédéric le Grand* est fameux. Artiste méticuleux, soucieux d'exactitude presque jusqu'à l'excès, Menzel s'était livré à de longues et patientes recherches pour r constituer, l'un après l'autre, les uniformes de toute l'armée du grand roi de Prusse. Chacune des planches, dessinée et coloriée par lui avec un soin extrême, portait, en outre, des croquis de détails d'uniformes, et souvent des notes explicatives, des commentaires fort intéressants pour l'histoire de ces troupes héroïques. L'exemplaire unique qu'il avait ainsi constitué, fut vendu, à la mort de l'artiste, 150.000 francs. L'éditeur Martin Oldenbourg, de Berlin, qui l'acquit, vient d'en entreprendre la publication en livraisons. L'ensemble comporte cent planches, fac-similés des aquarelles de Menzel, avec une introduction du professeur F. Skarbina, de l'Académie royale des beaux-arts, et un texte du capitaine Iany, de l'état-major général allemand. Luxueusement présenté, cet ouvrage constituera un recueil de précieux documents pour la peinture militaire. (Paris, librairie F. Kulemann, 16, rue Ernest-Renan, — en souscription, 250 fr.)

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions des petites collections illustrées de la Librairie d'art ancien et moderne et de la maison H. Laurens, dont les volumes sont aussi habiles dans leur composition que séduisants dans leur aspect. Trois études de MM. Emile Michel, Etienne Bricon et Henry Marcel viennent d'enrichir la seconde de ces collections, la série des « Grands Artistes » (H. Laurens, ch. vol. 2 fr. 50). M. Emile Michel, avec sa haute compétence, s'est chargé de rappeler la brillante carrière de Paul Potter, le maître hollandais qui sut, comme chez nous La Fontaine, exprimer la rustique poésie des humbles sujets qu'il a traités. La vie inquiète et mélancolique de Prud'hon est évoquée par M. Etienne Bricon, qui fait, en contraste, passer sous nos yeux un défilé voluptueux et délicat d'œuvres souriantes. Enfin, M. Henry Marcel, analysant l'œuvre de Daumier dans l'ensemble de ses manifestations, remet à son plan le lithographe, l'impitoyable satirique de *la Caricature*, le puissant observateur des âmes bourgeoises qui, pendant quarante ans, remplit *le Charivari* de sa verve franche et cordiale.

Jusqu'ici, les ouvrages de vulgarisation d'histoire de l'art, non plus les monographies mais les études d'ensemble publiées en des éditions populaires et à des prix modiques, se sont trop souvent présentés sous la forme de compilations hâtives, maladroites, ennuyeuses, peu aptes en tout cas à tenir le rôle auquel on les avait destinées. L'essai cependant était en soi fort intéressant et louable. Aussi, dans cet ordre d'idées, sommes-nous heureux de pouvoir enfin signaler un ouvrage, un bon livre celui-ci, qui mérite vraiment la faveur du grand public à cause des précieux services qu'il est appelé à lui rendre. Nous voulons parler de *l'Histoire de la peinture*, de M. Jacques Baschet, dont le premier volume est consacré à l'« Ecole française » (Nilsson, 2 fr.). En entreprenant ce travail, M. Jacques Baschet, secrétaire de l'Ecole des beaux-arts, a tenté de combler la honteuse lacune de nos programmes d'instruction primaire, secondaire et même supérieure, où l'on donne si peu de place à l'histoire de l'art. Ainsi, dans cette ignorance, un trop grand nombre de visiteurs du Louvre — provinciaux séjournant une semaine dans la capitale ou Parisiens cherchant un refuge contre la pluie — se jugeront suffisamment édifiés sur notre merveilleuse collection nationale, parce qu'ils se sont arrêtés devant la « Cruche cassée » ou le « Radeau de la Méduse ». Mais ils n'auront eu, pour les Primitifs anonymes et les œuvres de nos peintres du quatorzième et du quinzième siècle, que des regards indifférents, vagues, sinon choqués. Ils manquent, par la faute des procédés actuels d'éducation, de la culture élémentaire qui rendrait intéressante et fructueuse leur promenade dans un musée de peinture. Or, ces notions indispensables, que tous nous devrions posséder, on les trouve fort agréablement et clairement présentées dans les deux cents pages du livre de M. Jacques Baschet. Nous devinons le grand effort qu'un semblable travail a dû nécessiter. L'auteur a voulu être complet en restant bref. Il s'est donc appliqué à dire, en peu de mots, le plus de choses possible. D'où cette forme nerveuse aux phrases courtes, aux mots expressifs qui font image et se fixent mieux dans la mémoire ; d'où ces développements réduits à leur substance ; d'où ces appréciations concises auxquelles une prudence réfléchie et raisonnée donne une incontestable valeur. La vie des artistes expliquant presque toujours leurs œuvres, il importe de ne point négliger les biographies dans les études d'art. M. J. Baschet ne s'arrête point à l'anecdote, mais il relate tous les faits typiques et n'omet, par exemple, aucune des versions qui présentent, de si différentes manières, l'enfance de Claude Gellée, le Lorrain, dont l'œuvre, avec « la magie de ses aubes pâles et de ses crépuscules resplendissants », est étudiée en des pages (91 et suivantes) qui sont, peut-être, les meilleures du livre.

Dans le nouveau et très riche volume qui continue la superbe publication de la librairie Armand Colin (*Histoire de l'Art*, ch. vol. 15 fr.), MM. André Michel, Camille Enlart, Emile Berteaux, André Pératé et Marquet de Vasselot suivent, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, l'évolution de l'art gothique dont, dans une précédente partie, les mêmes éminents collaborateurs nous avaient montré la formation et l'expansion. Le développement de l'architecture fait l'objet d'un substantiel chapitre signé par M. Camille Enlart. M. Emile Berteaux étudie la sculpture en Italie et, avec une ample moisson de documents, la sculpture en Espagne. M. André Michel, la sculpture en France et dans les pays du Nord. A M. André Pératé a été légitimement réservée la tâche de présenter dans toute sa magnificence le développement de la peinture italienne au quatorzième siècle ; enfin, l'orfèvrerie et l'émaillerie ont trouvé, en M. Marquet de Vasselot, le plus sûr historien. L'enseignement de ces maîtres est rendu plus attrayant encore par les 252 gravures dans le texte et les 7 planches en taille-douce qui ornent le volume.

Enfin, n'oublions pas de mentionner *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient* (Lib. Ernest Leroux), un important ouvrage où M. le général L. de Beylié nous révèle en un texte agréable et à l'aide d'une luxueuse illustration, les fructueux résultats de ses recherches archéologiques en Extrême-Orient pendant les années 1903-1906.

Histoire.

On a beaucoup écrit, en vers et en prose, sur *Louise de La Vallière*. L'héroïne du roman de jeunesse de Louis XIV joua le rôle gracieux et mélancolique dans des feuilletons célèbres et des drames à succès. Récemment encore, on mettait ses amours en musique. Et les historiens eux-mêmes, gens plutôt calmes et pondérés, n'ont pas dissimulé leur tendresse pour la douce favorite. Si l'on voulait énumérer toutes les études qui ont été consacrées à la duchesse de La Vallière, ou, dans le second état de sa vie, à sœur Louise de la Miséricorde, les colonnes de cette bibliographie n'y suffiraient pas. Au reste, cette énumération n'aurait qu'un intérêt très relatif et l'on peut se borner à citer parmi les multiples publications, l'excellent travail de M. J. Lair (Plon, 12 fr.), dont une quatrième édition illustrée vient de paraître.

Divers.

Citons : *Enseignement et Religion* (Alcan, 3 fr. 75), où M. Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille, étudie une question bien actuelle : l'art d'enseigner envisagé dans ses relations avec la pensée philosophique et la croyance religieuse ; *la Physionomie humaine* (Alcan, 5 fr.), un savant ouvrage par lequel le docteur Waynbaum tente de résoudre le problème si captivant de la physiognomonique ; *l'Aurore australe* (Plon, 3 fr. 50), par M. Biard d'Aunet, qui nous documente utilement sur l'organisation sociale et la mentalité de la nation australienne ; *la Bulgarie d'hier et de demain* (Hachette, 3 fr. 50), par M. L. de Launay, un livre où l'on trouve une mine de renseignements précieux sur les ressources du plus jeune des Etats Balkaniques ; *Essai sur le Monténégro* (Calmann-Lévy), un mince volume de Mme Alice Nolte ; *Nouveaux Zigzags en France* (Hachette, 3 fr. 50), par M. Henri Boland, qui nous promène fort agréablement des vertes vallées de la Normandie aux rivages du golfe de Gascogne, et des Pyrénées, baignés de la lumière espagnole, aux Alpes glacées et aux Vosges noires de sapins ; *l'Officier, le haut commandement et ses aides en Allemagne* (Lib. Mondiale, 3 fr. 50), par M. Jules Perrier, un tableau très exact, très saisissant de l'armée allemande que devraient connaître non seulement nos officiers, mais encore et surtout nos législateurs.

LE MONUMENT DU GÉNÉRAL DE POILLOÜE DE SAINT-MARS

Le nom du général de Poilloüe de Saint-Mars est demeuré populaire. On se rappelle sa sollicitude vraiment paternelle pour les troupes sous son commandement et les ordres du jour, d'une forme si originale, qui faisaient le tour de la presse, par lesquels il promulguait ses réformes, toutes inspirées par l'unique souci d'améliorer le sort de ses soldats.

Il eût été regrettable que la mémoire de ce chef excellent à tous égards ne fût pas perpétuée par un monument. On vient de le lui élever, à Condé-sur-Escaut, sa ville natale, où il a été inauguré lundi dernier. Œuvre de deux artistes originaires



Le monument du général de Poilloüe de Saint-Mars.

aussi du pays, le statuaire Joseph Carlier et l'architecte Henri Sirot, il se compose d'une pyramide supportant le buste en bronze du général, très vivant, très expressif. Au pied de ce socle, un soldat, en bronze également, est campé, l'arme au pied. Sur la face principale du monument, cette simple inscription : « le Père du Soldat », le surnom affectueux que les troupiers avaient donné au général de Poilloüe de Saint-Mars.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

La photographie sans lumière.

Un savant anglais, M. W. J. Russell, a fait une curieuse découverte. Si l'on prend une feuille et si, après l'avoir bien pressée entre du papier buvard pour en exprimer l'humidité en grande partie, on la pose contre une plaque photographique dans l'obscurité — tout près, mais sans contact avec la pellicule — il se forme sur la plaque une image de la feuille, après une pose qui varie de quelques minutes à douze ou dix-huit heures. On accélère l'opération en chauffant : mais il ne faut pas dépasser 50 ou 55 degrés centigrades. Ce qui est vrai de la feuille est vrai de presque toutes les parties végétales, coupées en lames minces et un peu desséchées par compression.

Les grains de pollen n'agissent pas sur la plaque sensible ; la moelle non plus. Les graines présentent des faits très intéressants. Avec une tranche de haricot ordinaire, aucune image ne se forme. Mais si l'on a, auparavant, déterminé un commencement de germination, en tenant la graine à l'humidité et à la chaleur, dès que les deux éléments principaux de l'embryon, c'est-à-dire la plumule et la radicule, ont pris quelque développement, ils agissent sur la plaque. Les cotylédons n'agissent jamais : ce sont des réserves alimentaires pour la plantule, et non des tissus vivants et agissants. Ce qui est vrai du haricot l'est aussi de toutes les graines.

Toutes les parties de la fleur, sauf le pollen, impressionnent la plaque. Les feuilles sont moins actives que les racines. Les tubercules sont plus ou moins actifs, selon la période de l'année et selon l'espèce. Les bulbes ont leurs feuilles extérieures enveloppantes actives ; le bourgeon central, qui est l'embryon du bulbe, est inactif, jusqu'au moment où il commence à se développer.

Les feuilles restent longtemps actives : on a obtenu des photographies avec des feuilles restées deux ou trois ans sous presse. Les autres parties des plantes aussi ne perdent que lentement leur faculté. On peut toutefois la leur enlever rapidement au moyen d'une dessiccation totale, complète. Car la propriété d'agir sur la plaque est inséparable du suc végétal. Il faut en enlever une partie pour empêcher l'eau d'agir sur la gélatine de la plaque, mais il faut en laisser un peu pour obtenir une action photographique. Ce qui prouve le rôle du suc, c'est que le papier buvard sur lequel on a pressé une feuille, et qui a bu une partie de ses sucs, agit sur la plaque aussi bien que le fait la feuille.

Quel est le mécanisme de ce phénomène ? M. Russell est d'avis que l'agent en cause est du peroxyde d'hydrogène, résultant de l'activité vitale des parties végétales vivantes. Le peroxyde d'hydrogène est un des premiers produits de la croissance : aussi n'obtient-on de photographies qu'avec les parties vivantes, et en vie active. Les résultats, en tout cas, sont curieux, et il y a lieu de poursuivre et d'étendre ces expériences.

Le port de Paris.

Sauf en 1899, année ayant précédé une exposition universelle, et où le tonnage fut de 10.481.483 tonnes, jamais le port de Paris n'avait connu un mouvement aussi important que celui de 1905, dont nous venons de recevoir la statistique.

En 1904, le trafic avait été de 10.030.830 tonnes, et en 1905, il s'est élevé à 10.202.828 tonnes, alors que le poids des marchandises entrées et sorties à Marseille n'a été, pour cette même année, que de 6.245.389 tonnes.

Ces 10.202.828 tonnes ont été transportées par 50.192 bateaux comprenant tous les types en usage dans la France.

Le poids des marchandises arrivées a atteint 5.589.027 tonnes, représentant 57 % du total ; celui des marchandises expédiées a été de 2.421.000 tonnes, ou 24 % du total. La différence avec le total représente le transit, soit 15 %, et le trafic local, soit 4 %.

On sait que le port de Paris est en relations avec les principales voies fluviales de la Belgique et avec le bassin du Rhin.

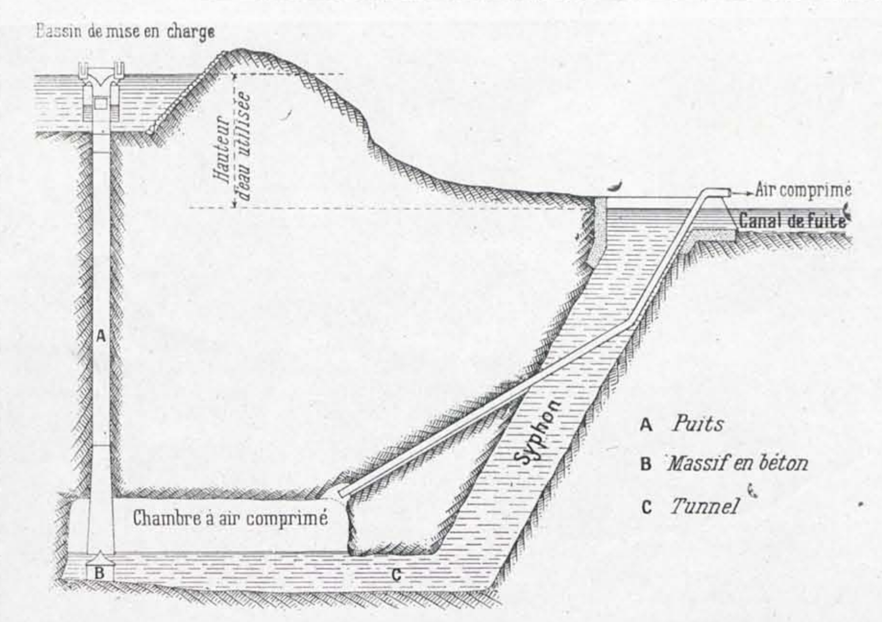
Il se développe sur plus de 25 kilomètres, comprenant le cours de la Seine dans l'enceinte fortifiée, les canaux Saint-Martin et Saint-Denis et le canal de l'Ourcq, qui se termine par les bassins de la Villette, point où viennent aboutir les trois canaux de la Ville.

Utilisation d'une rivière pour la production directe de l'air comprimé.

Un ingénieur américain a trouvé le moyen, en faisant simplement couler dans un trou un peu de l'eau d'une rivière, de produire à jet continu, sans le moindre mécanisme, une masse d'air comprimé représentant une force de 5.000 chevaux dont l'entretien et l'exploitation coûtent annuellement deux dollars et demi par cheval. Le principe du système est connu, mais il n'avait reçu, jusqu'ici, aucune application pratique.

Au moyen d'un barrage construit sur la rivière Ontonagon (Michigan), on amène de l'eau dans un bassin où se trouvent les orifices supérieurs de trois puits tubés de 1m,50 de diamètre, profonds de 100 mètres, débouchant dans une chambre souterraine d'une capacité d'environ 2.000 mètres cubes. A cette chambre fait suite un tunnel qui remonte en plan incliné jusqu'au canal de fuite établi à une vingtaine de mètres au-dessous du niveau de l'eau du bassin.

L'air extérieur est aspiré par l'eau en raison de la grande vitesse de cette dernière et du vide que sa chute tend à produire dans le tube, et il est entraîné jusqu'à la partie inférieure du tube qui s'ouvre au-dessus de petits massifs de béton dont la forme conique a pour effet de séparer l'air de l'eau. L'air s'accumule dans la chambre où il acquiert une pression de 8 kilogrammes qui, en vertu d'une loi connue, ne réagit point sur l'arrivée de l'air extérieur. Une canalisation ordinaire le conduit au dehors aux points d'utilisation, tandis que l'eau, à mesure de son arrivée, est évacuée par le siphon. Le rendement final atteint 82 %.



Production d'air comprimé au moyen d'une chute d'eau (croquis schématique).

Le commerce du radium.

Les sels de radium ont, depuis quelque temps, un cours commercial fixe. Le bromure de baryum et radium, dont le degré de concentration ou d'activité varie de 40 à 500.000, coûte de 15 francs le gramme à 1.000 francs le centigramme. Le bromure de radium pur, ayant une activité de 1.800.000, vaut 400 francs le milligramme ; et, sur certains catalogues, le gramme est offert au prix correspondant de 400.000 francs, soit 400 millions le kilo. On ne saurait se procurer le radium lui-même, car non seulement on n'a pas encore réussi à isoler ce métal des sels où il se trouve à l'état de combinaison, mais on ne peut même pas affirmer son existence.

Ces prix mathématiquement exacts sont, en partie, fictifs, car, s'il existait dans le commerce 1 kilo de bromure de radium pur, les cours seraient singulièrement plus bas. Quant au simple gramme à 400.000 francs, aucune maison, sans doute, ne serait actuellement capable de le fournir. On évalue, en effet, le stock total disponible, en bromure pur ou combiné, à 5 ou 6 décigrammes de bromure de radium pur, représentant une valeur marchande réelle d'environ 200.000 francs. Une quantité à peu près égale existe dans le laboratoire de Mme Curie ; enfin, les autres laboratoires, les médecins, les malades et les amateurs détiennent environ 4 ou 5 décigrammes.

La presque totalité des sels de radium a été obtenue à Javel et à Ivry, dans les usines de la Société centrale des produits chimiques dont l'administrateur, M. Besson, fut, pour M. et Mme Curie, un collaborateur aussi précieux que désintéressé. Au début, on traitait des minerais mis au jour depuis longtemps, et le rendement a atteint le chiffre « colossal » de 2 décigrammes par tonne de pechblend. Dans la suite, avec les minerais récemment extraits, on n'obtenait parfois pas plus de 3 centigrammes. Ainsi s'explique que le gramme, qui ressort aujourd'hui à 400.000 francs, ait été coté 5.000 et 50.000 francs. La Société centrale a arrêté sa fabrication en 1905. Depuis lors, on vit sur le stock, les demandes ayant subi une décroissance aisée à comprendre.

Lorsque M. et Mme Curie se virent attribuer le prix Nobel, en décembre 1903, tout le monde voulut avoir du radium ; les savants, pour l'étudier; beaucoup de médecins, dont quelques-uns sérieux, pour le revendre à leurs clients; les malades millionnaires, réels ou imaginaires, pour se guérir. On cite un malade qui acheta, d'un seul coup, pour 10.000 francs de sels de radium ; d'autres malades ou des spéculateurs demandèrent, à 1.000 francs, sans pouvoir l'obtenir, le milligramme coté maintenant 400 francs. Parmi les spéculateurs, certains avaient formé le projet de jeter une pincée de la précieuse poudre dans une source inconnue à laquelle des analyses authentiques eussent permis d'attribuer des propriétés merveilleuses. La probité de nos grandes maisons de produits chimiques les empêcha de commettre cette gigantesque escroquerie.

Aujourd'hui, les laboratoires sont fournis, et, comme le radium ne s'use pas, ils n'ont pas à renouveler leurs provisions ; ils se bornent à l'augmenter, dans d'assez faibles proportions, pour étendre le champ de leurs études. D'autre part, tous les médecins sérieux et honnêtes, à commencer par le professeur d'Arsonval, membre de l'Institut, un des savants les plus qualifiés pour se prononcer sur les questions de radio-activité, sont unanimes à déclarer qu'en l'état actuel de la science le radium ne doit être essayé par les médecins que dans des cas exceptionnels et sous le contrôle de spécialistes.

Dès lors, à côté de savants ou médecins fort honorables, la clientèle comprend aujourd'hui un certain nombre de charlatans diplômés entrevoyant, avant tout, dans le radium, un moyen de se faire des rentes avec la peau des malades impressionnés par les propriétés mystérieuses de ce corps, et par les réclames, en apparence très scientifiques, qui le présentent comme la panacée universelle. Et c'est un nouveau « mal » contre lequel les gens qui souffrent doivent se tenir en garde.

L'empoisonnement par les crèmes.

Chaque année, depuis quelque temps, on signale des empoisonnements par des gâteaux à la crème. La cause de ces empoisonnements a été recherchée par les chimistes, et ceux-ci ne sont arrivés à aucune conclusion précise. D'une façon générale, et sans preuve à l'appui, on dut soupçonner une fermentation toxique du blanc d'œuf, et l'on accusa les pâtissiers de faire usage d'œufs gâtés.

Le docteur Saquet, de Nantes, vient de reprendre cette question. D'après lui, ce n'est pas dans les œufs qu'il faudrait chercher la cause des accidents, mais dans la gélatine. En effet, un œuf gâté ne passe pas inaperçu et les blancs ne peuvent être battus en neige : ils tombent en eau. D'autre part, rares sont les personnes incommodées par les œufs non frais.

Comme les pâtissiers se servent de gélatine pour donner aux crèmes une fermeté durable, c'est de ce côté qu'il fallait chercher. La gélatine est confectionnée avec des peaux d'animaux plus ou moins putréfiées, et elle est très difficile à stériliser.

En effet, on l'utilise en médecine, sous forme d'injections intraveineuses, pour arrêter les hémorragies ; et il est arrivé de produire le tétanos, dans ces conditions, avec des gélatines qui avaient été soumises pendant plusieurs jours à des températures très élevées.

Il est donc prudent de considérer toute gélatine comme très suspecte, et il serait urgent de supprimer l'usage de cet ingrédient en pâtisserie.

Le nouveau filet a sardines.

Plusieurs de nos lecteurs des côtes de l'Océan et de la Méditerranée, intéressés par l'information que nous avons donnée le 25 mai au sujet d'un filet à sardines d'un nouveau modèle, imaginé à Douarnenez, nous demandent où ils pourraient se procurer cet engin.

Nous les engageons, renseignements pris à bonne source, à s'adresser à M. Michel Poriel, à Douarnenez, qui fabrique le filet Guizennec ou filet Belot pour la pêche à la sardine.

Nous rappelons à nos lecteurs que M. Fabre-Domergue, l'inspecteur général des pêches maritimes, a vu fonctionner le filet, qu'il l'a employé, et que c'est après en avoir fait l'expérience qu'il en a conseillé l'adoption.

La presse allemande.

En 1825, Gœthe fulminait contre le journalisme, dont il dénonçait la critique dissolvante et la publicité tapageuse.

Or, en 1825, il n'y avait en Allemagne que 845 journaux.

Ce nombre a quelque peu augmenté depuis. Il était de 2.127 en 1869, de 7.082 en 1891, et actuellement, il est de 8.000 environ.

Le nombre des transports de journaux par la poste a suivi, d'autre part, une progression proportionnellement plus considérable encore. D'un demi-milliard en 1882, il est monté en 1905 à un milliard et demi.

Ainsi, en moins de quinze ans, ce nombre a exactement triplé.

La fabrication monétaire en 1906.

Il a été fabriqué en 1906 près de 332 millions de francs de monnaies d'or françaises. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint à la Monnaie de Paris depuis 1859.

Les émissions de monnaies divisionnaires se sont, d'autre part, élevées à 3.247.672 francs.

Voici d'ailleurs le nombre des pièces françaises fabriquées :

Or :	
Pièces de 100 francs...	30.247
— 20 — ...	14.613.010
— 10 — ...	3.665.353
Argent :	
Pièces de 1 franc......	1.908.100
— 50 centimes.....	2.679.144
Bronze :	
Pièces de 10 centimes..	3.000.090
— 5 centimes..	8.394.000

L'accident de Plouaret.

Un grave accident, dont on n'a pu encore déterminer les causes, vient de se produire sur la ligne Paris-Brest, près de la gare de Plouaret, située à environ 60 kilomètres de Saint-Brieuc. Un train de marchandises d'une trentaine de wagons a déraillé dans une partie de voie en réparation où le rapide Paris-Brest avait passé sans encombre quelques minutes plus tôt.

Par suite de la composition du train, dont la moitié des voitures étaient vides, quinze wagons au moins, se sont littéralement écrasés les uns contre les autres, formant sur un même point un amoncellement de menus débris où sont restés accrochés les wagons suivants. La position bizarre de la locomotive couchée sur le flanc, comme écrasée par un wagon qui se tient debout sur le tender, témoigne de la violence exceptionnelle des contre-coups, et il est douloureux de penser que sous cet amas de ferrailles gisent le chauffeur et le mécanicien dont les corps ne pourront être atteints avant plusieurs jours. Le conducteur du train, projeté sur le talus, n'a été que blessé.

Le déraillement de Plouaret (Côtes-du-Nord). — *Phot. Hamonic.*

(Sous la locomotive, gisent, écrasés, le chauffeur et le mécanicien.)



L'offrande des queues de vache sur l'autel de saint Cornély, à Saint-Herbot, en Bretagne. — *Phot. Léon Gimpel.*

LE PÈLERINAGE DE SAINT-HERBOT

Tous les fervents de la Bretagne connaissent, au moins de réputation, le petit pays de Saint-Herbot, situé non loin du Huelgoat, dans une contrée boisée et accidentée qui est l'une des plus pittoresques de la presqu'île entière. Saint-Herbot possède, de plus, aux yeux des artistes, ce mérite d'avoir une vieille et jolie église gothique, au granit doré par les lichens et consacrée à saint Cornély, patron des bêtes à cornes. Là, chaque année, a lieu un pardon où se perpétue une coutume bizarre.

La journée débute par une importante foire aux bestiaux, où l'on vient de pays d'élevage assez éloignés. A 3 heures, les transactions closes, la cloche appelle les fidèles à l'église, qui s'emplit de coiffes de lin, de vestes brodées, des costumes les plus variés et les plus archaïques : tous ces agriculteurs viennent appeler les bénédictions du ciel sur leur bétail et leurs troupeaux, et c'est l'usage, pour ceux d'entre eux qui ont des bœufs ou des vaches malades, de déposer sur l'autel de saint Cornély les queues de ces bêtes, afin d'obtenir leur guérison. Cette étrange moisson est si considérable que la paroisse tire parfois de leur vente de 1.500 à 1.800 francs.

A l'issue de l'office, une procession se déroule, recueillie, autour de l'église. Puis c'est l'heure du plaisir pour les jeunes gens et les jeunes filles que réunit, sur le gazon, la *dérobée* nationale, cette danse lente et grave, au son d'une mélopée mélancolique.





Le procès de Bruxelles. — M. et Mme L. Waddington.

Croquis d'audience de G. Flasschoen.

LE PROCÈS DE BRUXELLES

Les débats de l'affaire Waddington-Balmaceda se sont continués toute la semaine devant la cour d'assises du Brabant. C'est à peine si, à l'heure où paraîtront ces lignes, le jury aura rendu son verdict, tant se sont allongées les plaidoiries. Celle de Me Bonnevie, avocat de la famille Balmaceda, partie civile au procès, et défenseur, selon son expression, « de la mémoire du mort », a donné tout à coup à l'une des audiences un caractère particulièrement dramatique, pénible au point que de violentes protestations se sont produites dans l'assistance. L'avocat, en effet, a cru devoir lire, sans pitié pour ceux qui demeurent, pour les malheureux parents de Carlos Waddington et de sa sœur, toutes les lettres, d'un accent passionné, adressées par celle-ci à son jeune ami, à son fiancé. L'épreuve a été si forte pour l'accusé qu'il s'est trouvé mal et qu'il a fallu l'emporter, tandis que les auditeurs huaient et sifflaient l'avocat. L'audience dut être suspendue.

Une autre audience a été plus émouvante encore que celle-là : ce fut celle où apparurent, comme témoins, M. et Mme Waddington, le père et la mère du meurtrier. Il y a quelques mois, M. Waddington était, paraît-il, un homme jeune encore d'apparence, les cheveux et la moustache noirs ; aujourd'hui, il est tout gris, presque blanc ; une expression d'indicible douleur a remplacé, sur son visage, ce sourire avenant, cette gaieté qui faisait de lui un mondain recherché. Quant à Mme Waddington, qui eut le courage d'accepter cette épreuve qu'elle pouvait éviter, et de venir, en vêtements de deuil, défendre, avec fermeté et simplicité, son fils, sa présence seule a plus fait peut-être, pour sauver cet enfant, que toutes les paroles éloquentes de l'avocat chargé de plaider pour lui.

SECRETS FÉMININS

Révéler à la femme le secret d'être toujours belle, c'est lui assurer le bonheur, la joie de vivre. Je n'hésite donc pas à lui indiquer le moyen de donner au regard de la vivacité et de la flamme, de rendre les prunelles étincelantes; il suffit, en effet, d'employer la *Sève Sourcilière* de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre; son usage journalier fait pousser et allonger les cils, brunir et épaissir les sourcils.

Cela ne suffit pas pour être belle, il faut avoir une opulente chevelure qui encadre le visage d'un flou gracieux. Le seul moyen vraiment efficace pour avoir de beaux cheveux, leur conserver toujours leur nuance, éviter et arrêter leur chute, c'est de lotionner le cuir chevelu avec l'*Extrait Capillaire* des Bénédictins du mont Magella. Par ce moyen simple, on aura une opulente et belle chevelure qui ne se décolorera pas, mais il faut éviter les contrefaçons et le demander directement à l'administrateur M. E. Senet, 35, rue du 4-Septembre, qui l'enverra contre mandat de 6 fr., plus 0 fr. 85 pour le port.

Comtesse de Cernay.

L'ART D'ÊTRE BELLE par la MÉTHODE AMÉRICAINE. — Traitement raisonné des soins du visage, effaçant de suite *Rides, Taches, Points noirs, Couperose*, etc. — Mme MALLÉ, 81, Rue du Bac. — Consultations 1 h. à 5 h. et par corresp. DIPLOME de la SOCIÉTÉ de MEDECINE de FRANCE.

DECOUVERTE POUR MAIGRIR SANS DANGER. Indication gratis et franco, par lettre fermée. Ecr. à M. CHARDON 10, r. St-Lazare, Paris.

Le PLUS GRAND PROGRÈS du SIÈCLE



Plus de cheveux blancs
EXPRESS WILSON
Recolorant instantané des cheveux, de la barbe, sans les teindre, les conserve sans blanchir, liquide ou pommade. Par poste 6 fr. (Brochure franco). TAVERNIER, Chimiste-Pharmacien, 40, Quai Fulchiron, Lyon.

HYGIENE DE LA BOUCHE
Coaltar Saponiné Le Beuf
Antiseptique admis dans les hôpitaux de Paris.

MAISONS RECOMMANDÉES

AMEUBLEMENT D'ART, ROSSI et fils, 398, r. St-Honoré. (*Dépôt*) Verreries de la Cie Venise Murano.

BAPTÊMES Boîtes et dragées A. JACQUIN & Cie 12, rue Pernelle, PARIS

BAPTÊMES BOITES et DRAGÉES "AU CHAT NOIR" *32, rue St-Denis, Paris.*

BAZAR D'ÉLECTRICITÉ 84, bd Henri IV. Appls électriques en tous genres. Cat. fo

BERTHOLET CHEMISES DE LUXE, CALEÇONS, etc. 82, rue d'Hauteville, Paris.

Billard St-Martin 66, rue, de Bondy, PARIS. ACCESSOIRES de PRECISION

ÉCHANGES d'Appareils **PHOTOGRAPHIQUES** CH. ALIBERT 12, Bd St-Martin, Paris.

HENRI GERMAIN BANDAGES, CEINTURES 45, chauss. d'Antin. Téléph. 150.85

A. HERZOG 41, rue de CHATEAUDUN Objets d'Art, Ameublements. CURIOSITÉS.

MALLES MOYNAT ET TOUS OBJETS DE VOYAGE — CATALOGUE FRANCO Place du Théâtre-Français, 5 PARIS



LA MODE

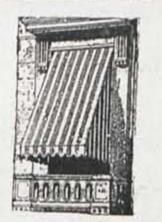


Modèle de la maison Templier-Rondeau. Phot. Reutlinger.

Robe en voile gris pâle à pois noirs et gris dégradés. Corsage ouvert sur une blouse d'irlande avec marguerites en relief, ceinture en soie brochée.



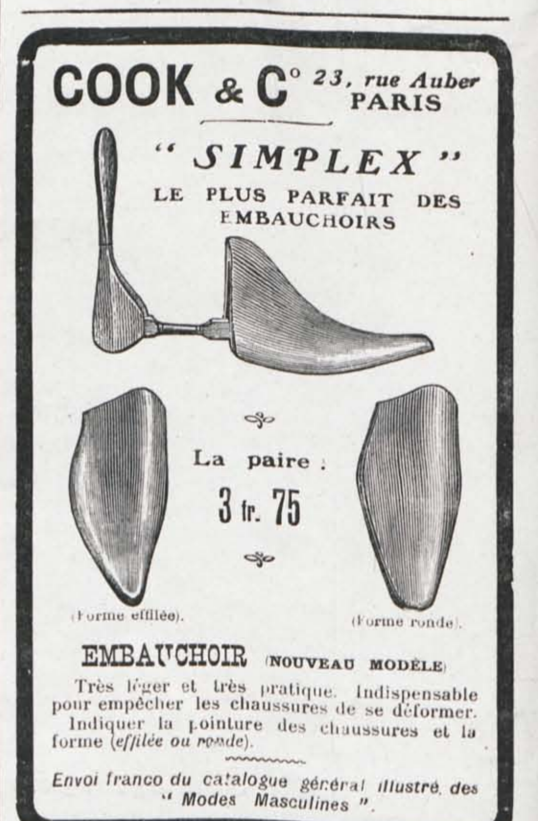




COMPTOIR BISONTIN E. MAILLOT, 28, rue Ch. Nodier, BEZANÇON (Doubs) FABRIQUE d'HORLOGERIE en TOUS GENRES *Vente directe au particulier. — Exportation* Demandez le Catalogue illustré contenant : Chronomètres, Montres artistiques, Pendules, Réveils, Bijouterie. — Maison de confiance.

Fabrique de STORES Extérieurs et intérieurs en tous genres **A. RUELLE** 58, r. des Petits-Champs PARIS. Téléphone — *Prise de mesure et devis sur demande*





LES PLUS JOLIES FEMMES DE PARIS ne portent que les POSTICHES INVISIBLES de Williams Cuverville, 25, avenue de l'Opéra, Paris. Demander le Catalogue " l'Art de se coiffer soi-même "

CHEMINS DE FER

Nord. — *Enlèvement gratuit des bagages.* — Pendant la saison balnéaire de 1907, les baigneurs se rendant dans l'une des plages du Tréport-Mers, Eu, Saint-Valéry-sur-Somme, Cayeux, le Crotoy, Berck-Plage, Paris-Plage, Boulogne, Wimille-Wimereux et Dunkerque (Malo-les-Bains), pourront faire enlever à l'avance leurs bagages par la Compagnie du Nord la veille de leur départ dans la soirée. La Compagnie fait ce service gratuitement les 11, 12, 13, 14, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 juillet, 1er, 2, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 août ; aux autres dates des mois de juillet et d'août elle effectue ce service moyennant une rémunération très modique.

Pour plus amples détails consulter l'avis mis en distribution à la gare de Paris-Nord et dans les quatorze bureaux de ville de la Compagnie à Paris, et dont un exemplaire sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre ou par téléphone.

Est. — *Service rapide bi-hebdomadaire entre Londres, Bâle et la Suisse.* — La Compagnie de l'Est a mis en circulation, deux fois par semaine, les trains express temporaires qui, pendant l'été, assurent le second service rapide entre Londres et Bâle, via Laon, Reims, Chaumont, Belfort.

Ces trains correspondent, à Bâle, avec les express de ou pour Zurich et l'Engadine, Berne, Lucerne et le Gothard, Milan et l'Italie.

Départ de Londres, les mardis et vendredis à 9 heures du soir. Arrivée à Bâle, les mercredis et samedis à midi 48.

Départ de Bâle, les mercredis et samedis à 9 h. 40 matin. Arrivée à Londres, les mercredis et samedis à 10 h. 45 soir.

Durée du trajet de Londres à Zurich et à Lucerne : 17 h. ½ ; de Londres à Milan : 24 heures.

Orléans. — La Compagnie d'Orléans délivre, à partir du 1er juillet jusqu'au 1er octobre, aux familles d'au moins trois personnes, au départ de toute gare du réseau pour toute autre gare du réseau distantes l'une de l'autre d'au moins 125 kilomètres, des *billets d'aller et retour de famille* valables indistinctement jusqu'au 1er novembre (nuit du 1er au 2 novembre).

En outre, il peut être délivré au chef de famille en même temps que son billet, une carte d'identité lui permettant de voyager isolément à demi-tarif entre le lieu de départ et le lieu de villégiature. Renseignements aux gares et bureaux de la Compagnie.





Carte des chemins de fer de la France et des Colonies, à l'échelle de 1/800,000 (1 centimètre pour 8 kilomètres), imprimée en huit couleurs sur quatre feuilles grand-monde (largeur totale : 2m,15; hauteur, 1m,55).

Dressée d'après les documents les plus récents, émanés du ministère des Travaux publics et des Compagnies de chemins de fer. — Prix de la carte : en feuilles, 24 fr. ; collée sur toile avec étui, 34 fr. ; collée sur toile, avec gorge et rouleau, vernie, 38 fr. — Adresser les demandes à la **Librairie Chaix**, 20, rue Bergère, à Paris.

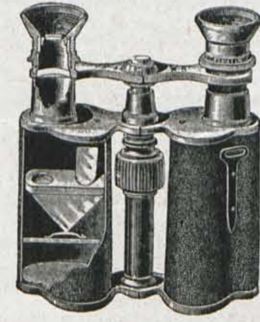












LA CUISINE

Fraises Magda.

On peut employer pour cela n'importe quelle espèce de fraises ; mais, quand la chose est possible, il faut donner la préférence, par-dessus toutes, aux fraises des bois. Lorsque la saison est passée, on prend la « Gaillon » des quatre saisons ou la « Belle de Meaux », espèces dont la production se continue jusqu'aux gelées. Comme grosses fraises, celles de « Héricart » ou la « Docteur Morère. »

PROPORTIONS. — Pour 6 personnes :

375 grammes de fraises des bois, ou des quatre saisons ;

2 décilitres de crème très fraîche et épaisse (condition indispensable) ;

125 grammes de sucre en poudre (4 cuillerées) ;

15 grammes de sucre vanillé (demi-cuillerée) ;

1 décilitre et demi d'excellent kirsch ;

1 cuillerée à café de sucre d'orange ;

12 petites violettes pralinées ;

12 petits pétales de rose rose frais ;

Temps nécessaire pour l'apprêt : 25 minutes. Peut se faire un peu à l'avance, à condition d'être tenu bien au frais.

APPRÊT DES FRAISES. — Quelle que soit l'espèce de fraise employée, l'opération est la même ; cependant, si l'on emploie de gros fruits, il vaut mieux les couper en deux pour qu'ils s'imprègnent mieux du sucre et de la liqueur que l'on adopte, bien que cette liqueur doive être d'un parfum toujours en rapport, ou à peu près, avec celui des fraises. Le kirsch, noyau, marasquin sont les liqueurs qui conviennent le mieux. On peut même y ajouter aussi un peu de zeste d'orange râpé, et de cette combinaison de trois parfums, il en résulte un seul dont, au premier abord, la note est insaisissable. Dans ces genres d'entremets, pour ainsi dire improvisés, il est permis de faire de la fantaisie, pourvu que le résultat final soit bon.

Ici, il est entendu que nous opérons avec de la fraise de petite espèce : fraises des bois ou Gaillon. Le poids que nous indiquons équivaut à trois quarts de litre, bonne mesure ; le litre de fraises ne pesant pas tout à fait une livre, cela fait, en somme, une bonne assiettée.

Prenez des fraises bien saines, bien mûres, fraîchement cueillies, et évitez autant que possible de les laver.

Mettez-les dans un saladier avec le kirsch, 2 cuillerées à bouche de sucre en poudre, et faites-les sauter un instant, pour bien mélanger le sucre. Ajoutez aussi le sucre d'orange, que vous obtenez de cette façon : prenez un morceau de sucre cassé à la main, de la grosseur d'un œuf de pigeon, et frottez-le sur une orange à peau rugueuse et de belle couleur. Quand le sucre est bien jaune, c'est-à-dire chargé de zeste d'orange, râpez la partie colorée avec la pointe d'un couteau, et recommencez à le frotter sur l'orange et à le râper jusqu'à ce que vous en ayez la quantité indiquée, c'est-à-dire une bonne cuillerée à café.

Laissez ainsi macérer les fraises pendant 20 minutes, et ne manquez pas de les faire sauter trois ou quatre fois pendant ce temps.

LA CRÈME FOUETTÉE. — Aussitôt que les fraises sont à macérer, vous pouvez vous occuper de la crème. Versez-la dans un saladier, et fouettez-la (doucement pour commencer), avec un petit fouet en fil de fer.

Quand elle a commencé à se développer, fouettez un peu plus vite, et cela jusqu'au moment où elle est devenue ferme au point de tenir dans les branches du fouet : qu'elle est, en un mot, au degré des blancs d'œufs montés en neige. Mais n'allez pas plus loin, parce que la décomposition surviendrait, et votre crème se transformerait en beurre. Le volume de la crème doublant exactement quand elle est fouettée, vous en avez donc 4 décilitres. Mettez le sucre qui vous reste (2 cuillerées) et la demi-cuillerée de sucre vanillé sur une feuille de papier ; faites-le tomber en pluie dans la crème et mélangez-le délicatement pour que la crème conserve bien sa fermeté, car si vous la remuez sans précautions et trop fort, elle retombe.

POUR DRESSER LES FRAISES. — Une jolie jatte en cristal convient admirablement pour cela ; à défaut, prenez un compotier à pied bas, et assez creux. Mettez-y les fraises en les prenant avec une petite écumoire ou une fourchette, et en évitant de les briser.

Etendez maintenant au-dessus d'un bol une mousseline très claire à tissu très peu serré ; versez dedans le sirop parfumé où ont macéré les fraises, et passez ce sirop en tordant légèrement la mousseline. Cette précaution est pour éviter de mettre les petites graines adhérentes aux fraises et qui se détachent quand les fraises sont sautées dans le sirop.

Versez le sirop sur les fraises, et disposez-les dans la jatte de façon qu'elles y fassent une surface bien plane, et ne forment pas du tout le dôme.

Mettez à part un bon tiers de votre crème fouettée, qui vous servira pour orner le tout ; et si vous disposez d'une poche à douille, en toile, introduisez-y tout de suite la crème, pour n'avoir pas à la trop transvaser. Un grand cornet en papier fort, dont on coupe l'extrémité, remplace parfaitement la poche à douille.

Prenez alors tout ce qui reste de crème, soit deux tiers, avec une cuiller à bouche ; déposez-la à mesure sur les fraises pour les en recouvrir entièrement, et en faisant bomber légèrement la crème en dôme (la crème seulement, pas les fraises). Avec le dos de la cuiller lissez la surface de la crème.

Maintenant prenez la poche à douille ou le cornet, dont vous repliez le haut pour bien fermer. En pressant doucement poche ou cornet, vous faites sortir la crème d'abord, juste au milieu du dôme, de façon à laisser tomber là un gros point de crème. Puis autour de ce point vous dressez, de la même manière, douze autres points de crème, mais moins gros, tout près des bords de la jatte ou du compotier, et en couronne par conséquent.

Sur chacun de ces points de crème, posez délicatement une violette pralinée et, dans l'espace laissé entre le point de crème du milieu et ceux du tour, faites une jolie couronne avec les pétales de roses.

La rose ou les roses sur lesquelles sont pris ces pétales doivent être fraîchement cueillies et tout nouvellement épanouies, et on ne prend que les pétales qui se trouvent au milieu de la fleur, c'est-à-dire entre le cœur et les pétales extérieurs. Ce décor de pétales de roses et de violettes est très joli, et les nuances tranchent bien sur la blancheur de la crème. Cependant si l'entremets est servi pour le soir, comme les pétales roses qui font très bien le jour, tranchent peu à la lumière, on peut prendre une rose rouge.

Le Pot-au-feu, 1904.

Le Pot-au-Feu (15e année), 14, rue Duphot.
ABONNEMENTS : 6 francs par an. — ÉTRANGER : 7 francs.







EN VOYAGE

DE PARIS A ROYAN

Combien en est-il, parmi les nombreux Parisiens allant chaque année passer un mois à Royan, à qui soit jamais venue l'idée de s'arrêter en route ? Bien peu, sans doute. Et beaucoup ont pour excuse des nécessités budgétaires, administratives ou hygiéniques. Mais les personnes n'ayant point trop à compter avec le temps ou avec leur bourse, et aimant à flâner quelques heures dans des coins paresseusement pittoresques, un peu perdus malgré le passage du chemin de fer, peuvent faire une promenade charmante, de Paris à Royan, en y consacrant trois jours. Les trains express de l'Etat sont très confortables ; le wagon-restaurant (déjeuner 3 fr. 50, vin compris), facilite les arrêts autorisés par les billets ; et, pour quiconque sait abandonner un instant ses malles pour ne conserver qu'un sac de toilette, ce voyage « à trains rompus », n'a rien de fatigant.

En quittant la gare Montparnasse par l'express de 8 h. 25 du matin, on arrive vers une heure à Saumur où il convient de s'arrêter deux heures si l'on ne connaît pas la ville. A 4 heures nous retrouvons un train menant, en une heure, à Montreuil-Bellay, dont il faut voir le délicieux château Renaissance. Joli paysage, mais hôtel plutôt simple.

Le lendemain matin, à 7 h. 1/2, nous prenons le train pour Thouars, où nous aurons dîné et couché la veille si nous avons négligé Saumur. Flânerie amusante dans cette cité vieillotte, curieusement perchée sur un éperon de la vallée du Thouet ; déjeuner au buffet de la gare, et, à une heure, départ pour Parthenay, où nous arrivons en une heure en suivant toujours la pittoresque vallée. L'horaire nous laisse trois heures, pour, d'abord, parcourir cette ville extrêmement curieuse dont l'archaïsme reste dans la note attachante même pour les profanes. La tête de pont fortifiée et la porte Saint-Jacques, du treizième siècle ; les maisons du quinzième, de la rue Delavault-Saint-Jacques ; la rue de de la citadelle forment un ensemble pittoresque et divers ; de l'autre côté de la ligne du chemin de fer, les bords du Thouet nous reposent de cette excursion rapide dans le passé. Après un excellent dîner au minuscule buffet de la gare, nous reprenons un train qui nous dépose à Niort à 8 heures. Nous descendons à l'hôtel du *Raisin de Bourgogne*, bon hôtel provincial.

Autour de l'hôtel verdoie l'angélique sous toutes les formes, y compris la statue équestre de Jeanne d'Arc. Le donjon, les gradins de la vieille cité étagés sur le coteau de la Sèvre, à côté du Jardin des Plantes, occupent la matinée sans fatigue. Déjeuner au buffet de la gare et, à midi, départ pour Saintes où nous arrivons à 2 heures en suivant, à partir de Taillebourg, la vallée de la Charente.

Ici s'offrent à nous des aspects plus sévères ; nous sommes en pleine ville gallo-romaine, au milieu de ruines qui attestent une antique splendeur. Un arc de triomphe, les arènes ; les vieux murs de l'Oppidum, dominés par la masse imposante de l'église Saint-Eutrope, enthousiasment les demi-archéologues et retiendront un instant l'attention des dilettanti. Ces derniers ont ensuite la ressource de prendre une voiture pour suivre jusqu'à 5 ou 6 kilomètres les bords de la Charente, qui coule à travers prés et bocages d'une fraîche tonalité. Et, à 6 heures, nous montons dans l'express, qui, au bout d'une heure et demie, nous dépose à Royan.

Jean Cervin.

CHEMINS DE FER

Ouest. — *Paris à Londres via Rouen, Dieppe et Newhaven par la gare Saint-Lazare.* — Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et fêtes compris) et toute l'année trajet de jour en 8 h. ½ (1re et 2me classe seulement).

Billets simples, valables pendant :

	7 jours	un mois
1re classe	48 fr. 25	82 fr. 75
2me classe	35 fr. »	58 fr. 75
3me classe	23 fr. 25	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours :

Aller. — Départs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 matin et 9 h. 20 soir ; arrivées à Londres : (London-Bridge) 7 h. 30 matin ; (Victoria) 7 h. soir et 7 h. 30 matin.

Retour. — Départs de Londres (Victoria) : 10 h. matin et 9 h. 10 soir ; (London-Bridge) 9 h. 10 soir. Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 41 soir et 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et *vice versa* comportent des voitures de 1re classe et de 2me classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette. — La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

P.-L.-M. — *Voyages circulaires à itinéraires facultatifs sur le réseau P.-L.-M.* — La Compagnie délivre toute l'année, dans toutes les gares, des carnets individuels ou de famille pour effectuer, en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraires tracés par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui peuvent atteindre, pour les carnets de famille, 50 % du tarif général.

La validité de ces carnets est de · 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres ; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres. Elle peut être prolongée deux fois de moitié moyennant le payement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 % du prix du carnet.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., les bureaux de ville et les agences de voyages, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

Orléans. — *Excursions en Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.* — 1er itinéraire : 1re classe, 86 francs ; 2e classe, 63 francs. Durée : 30 jours, avec faculté de prolongation. Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou via Angers et Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2e itinéraire : 1re classe, 54 francs ; 2e classe, 41 francs. Durée : 15 jours. Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

La durée de validité du premier de ces itinéraires peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de dix jours, moyennant payement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % du prix du billet.

Des billets pour parcours supplémentaires sont délivrés de toute station du réseau pour une autre station du réseau située sur l'itinéraire des billets d'excursion ou inversement. Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, séance tenante, et à toutes les autres gares et stations du réseau d'Orléans, dans un délai de trois jours.

Est. — *Saison d'été 1907.* — *Voyages circulaires dans les Vosges.* — Les touristes peuvent visiter avec facilité et économie la pittoresque contrée des Vosges. Pendant la saison d'été, des trains rapides mettent Epinal à 5 h. 45 environ de Paris et Gérardmer à 7 h. 15.

Des billets circulaires individuels et des billets de famille à prix très réduits dont la validité de 33 jours *peut être à deux reprises prolongée de moitié*, moyennant des suppléments de 10 %, permettent de faire le voyage suivant : Paris, Nancy, toutes les Vosges jusqu'à Belfort, Chaumont, Troyes et Paris. Les touristes peuvent s'arrêter à leur gré dans toutes les stations du parcours et revenir même, dans certains cas prévus, par l'itinéraire emprunté à l'aller.

La Compagnie de l'Est délivre en outre, à des prix très réduits, dans toutes les gares situées sur l'itinéraire, des billets d'excursion individuels et de famille pour les voyages « Nancy-Vosges » ou « Epinal-Vosges ».

Des renseignements plus détaillés sont réunis dans le livret des voyages circulaires et d'excursion que la Compagnie de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

Le « Guide du touriste dans le haut Jura ». — *La Société jurassienne de photographie et d'excursions*, si habilement dirigée par M. Paul Regad, vient d'éditer une brochure, agréablement illustrée qui constitue un excellent guide dans la région de Saint-Claude.

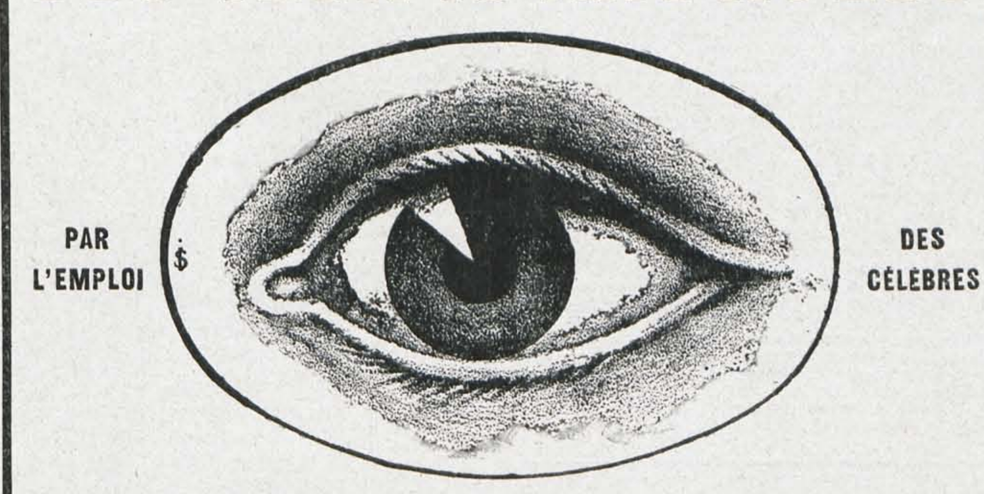
Par l'heureux choix des gravures, la clarté des cartes, la précision des détails et l'absence de fausse littérature, cette plaquette se distingue de la généralité des publications similaires et elle permet de s'orienter aisément parmi les attractions d'un charme très caractéristique que possède ce joli pays.

(En vente chez les principaux libraires de la région et à la *Société jurassienne*, à Saint-Claude ; 1 fr. 70 franco par poste.)











OFFICIERS MINISTÉRIELS

Maison boulev. FILLES-du-Calvaire, 20, et r. **Amelot**, 111. Revenu brut : 22.409 fr. 20. Mise à prix : **250.000** fr. A adj. s. 1 ench. ch. not., 9 juillet 1907. Mᵉ **Mouchet**, notaire, rue Meyerbeer, 2.

Adj. ét. Mᵉ **Perrot**, not. à Bourg-la-Reine, 7 juillet, 1 h.
MAISon à **Bourg-la-Reine**, 12, rue Fontenay. Mise à prix : **16.000** fr. **Maison** à **Fontenay-aux-Roses**, 71 *bis*, rue Boucicaut. Mise à prix : **18.000** fr.

Vente au tribunal de Pontoise, le jeudi 18 juillet 1907, heure de midi, d'une **Propriété** à
MONTMORENCY 88, route de Saint-Leu, contenant 1.163 mètres. Mise à prix : **25.000** fr. Entrée en jouissance immédiate.
S'adresser : à Pontoise, à Mᵉ Charles **Dupont** (successeur de Mᵉ Bourgeois), et Pierens, avoués;
A Paris : à Mᵉ Berton, avoué, 14, rue d'Anjou et Mᵉ Rigault, notaire, 8, boulevard Sébastopol.

VENTE au Palais, à Paris, le 24 juillet 1907, 2 h. **Immeuble** à Paris
RUE DE LA GRANGE-AUX-BELLES, 24
Contenance : 535 mètres environ. Rev. br. 18.900 fr. env.
Mise à prix........................ **150.000** fr.
S'adr. à Mᵉˢ Henry **Mutel**, avoué, 81, rue d'Anjou; Gieules, Delihu, Raynaud, Simette, Petit-Bergonz, avoués; Rivière, Labouret et Breuillaud, notaires.

ASNIÈRES **Maison** rue de Colombes, 84, libre loc. Cᵉ 377ᵐ. M. à prix : **20.000** fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 16 juillet 1907.
S'adr. Mᵉ **Josset**, notaire, 66, rue des Petits-Champs.

---

2 MAISons, rue **Fallempin**, 5 et 7. Cont. 112ᵐ et 214ᵐ. Rev. 1ᵉ 1.600 fr.; 2ᵉ libre. Mise à prix : **7.000** fr. chaque. A adj. s. 1 ench. ch. not., 9 juillet. Mᵉ J. **Baudrier**, notaire, 85, rue Richelieu.

Vente au Palais, à Paris, 10 juillet 1907, 2 heures.
7 *lots* : FORET D'ORVEAUX à **Clermont-en-Argonne** (Meuse). 160 hect. env. M. à p. **150.000** fr. — **Bois** du **Cauret** à **Avenay** (Marne). 6 hect. 33 ares environ. M. à prix : 5.000 fr. BOIS du **Lohan**, à **Mareuil-en-Brie** (Marne). 39 hect. 89 ares environ. Mise à prix : 35.000 fr. BOIS du **Brumehaye**. 80 hect. 69 ares environ à **Moiremont** (Marne). Mise à prix : **30.000** fr. **Terres et sapins**, à **Suippes** (Marne). 9 hect. 80 a. env. Mise à prix : **500** fr. **Pré**, à **Condé** (Marne). 50 a. 50 cent. env. Mise à prix : **1.000** fr. **Pré**, à **Mardeuil** (Marne). 2 hect. 57 a. env. Mise à prix : **8.000** fr. S'adresser à Mᵉˢ **Bonnin**, Cortot, Marquis, avoués; Ragot, notaire à **Paris**.

VASTE **Construction** pour gros commerce, industrie automobile, rue Corneille, 61, **Levallois-Perret**. Cour, atelier, salles, magasins. Superficie : 1.467 mètres. Adj. 22 juillet 1907, 2 h., étude Mᵉ **Brault**, not. à Neuilly-sur-Seine. Mise à prix : **850.000** fr.

Propriété d'angle RUE de NAPLES 22 et du ROCHER 76 (8ᵉ). 2.461 m. M. à p. *baissée* : **900.000** fr. A adj. ch. not. le 30 juill. Mᵉ **Ader**, not., 226, bd Sᵗ-Germain.

VENTE au Palais de justice, à Paris, le 24 juillet 1907, à 2 heures.
Maison à Paris RUE LA BOETIE, 53
Mise à prix........................ **700.000** fr.
S'adresser :
Aux avoués Mᵉ **Brémard**, à Paris, 41, boulevard Haussmann; Denormandie, Peyrot, Pierre Salats fils, et aux notaires Mᵉˢ Bossy et Prud'homme.

Propriété à Paris RUE de Charonne, 166, angle. Cᵉ 2.358ᵐ. Rev. br. 11.910 fr. Mise à prix : **130.000** fr. **Imm.** av. **Ph.-Auguste**, 84. Cont. 574ᵐ,99, non loué. M. à p. **50.000ᶠ**. A adj. ch. not., 28 juill. 1907. S'adr. aux not. Mᵉˢ Breuillaud et **Leroy**, 9, bd Sᵗ-Denis.

VENTE au Palais, le 20 juillet 1907, à 2 heures, en un seul lot : **Maison** à Paris
QUAI VALMY, Nº 39 Cont. 194ᵐ,83. Rev. br. 11.000 fr. env.
Mise à prix........................ **70.000** fr.
S'adresser à Mᵉ **Peyrot**, avoué à Paris et à MM. Malle, syndic, et Coutard, séquestre.

Etude Mᵉ Sainte-Beuve, av. Senlis (Oise). Adj. trib. de Senlis, 30 juillet 1907, midi, sur saisie immobilière.
Gᴰᴱ PROPRIETE à **Chantilly**, lieu dit le **Bois Saint-Denis**, à usage **d'entraineur de chevaux de courses**, comprenant : Belle maison d'habitation, écurie pour 35 chevaux, dépendances, etc. Contenance : 7.143 mètres.
Mise à prix........................ **60.000** fr.
S'adresser à Mᵉˢ **Sainte-Beuve** et Savary, avoués à Senlis, et au greffe du tribunal civil de Senlis.

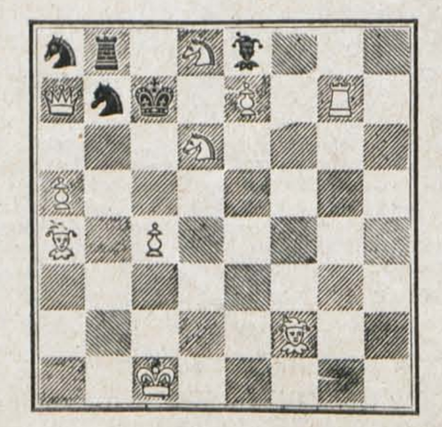
JEUX ET PROBLÈMES

Voir les solutions au prochain numéro.

ÉCHECS

Nº 2206. — *Problème*, par M. Herbert.

Noirs (5).



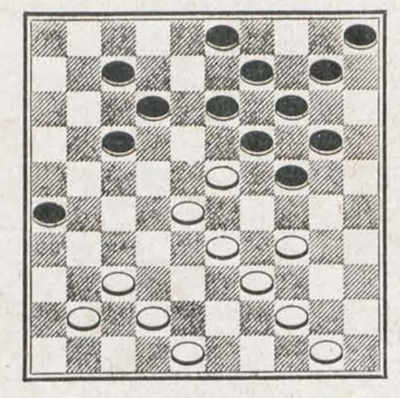
Blancs (10).

Mat en deux coups.

LE DAMIER

Nº 2207. — *Problème*, par A. Méaudre.

Noirs (13 P.).



Blancs (11 P.).

Les blancs jouent et gagnent.

JEUX D'ESPRIT

Nº 2208. — *Losange*, par L. L. Albi.

```
      *
    * * *
  * * * * *
* * * * * * *
  * * * * *
    * * *
      *
```

Joyeux amis, prêtez l'oreille,
Je vais commencer ma chanson,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Mon *cinq*, artiste, a fait merveille
Pendant longtemps à l'Odéon.
Tonton, tontaine tonton,.

Nemrod va chasser dans la plaine ;
Mon *quatre*, meilleur qu'un pigeon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Sous les yeux de la châtelaine
Il regagne son vieux donjon,
Tonton, tontaine, tonton.

Lorsque Noé planta la vigne,
Il se servit de mon *second*,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Quand le *troisième* nous fait signe,
La mort entre dans la maison,
Tonton, tontaine, tonton.

Voyez en ligne pénultième
Un beau fleuve de grand renom,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
De mon *un* et de mon *septième*
Le Sphinx vous donnera le nom,
Tonton, tontaine, tonton.

Nº 2209. — *Métagramme double*, par Révélo.

Topazes, camées,
Narjuilés, hachischs,
Etoffes, almées,
Voilà les soucis
De cet heureux riche,
Imposant ses lois
Au trop fier derviche,
Qui tremble à sa voix.

*
* *

Lorsque sur ta couche
Je puis reposer,
Ou bien sur ta bouche
Prendre un doux baiser,
Quand mon cœur sursaute,
Tout rempli d'émoi,
Je fais une faute ?...
Soit, pardonne-moi.

Nº 2210. — *Charade*, par A. Capdeville.

LE MOULIN

O ravissant moulin, pittoresque séjour !
Voici le gai tic-tac de la meule joyeuse
Que l'écume des flots recouvre tour à tour
De dentelles d'argent et d'écume soyeuse.

Avec le *deux*, Babet, compagne de l'Amour,
Arriva de la ville, et là-bas, sous l'yeuse,
Elle prépare alors le boudin, *un* du jour.
Bravo ! charmante épouse à l'humeur travailleuse.

Le mari, beau gaillard, apprête un gros baiser
A l'ombre du *total*, où viennent se poser
Les effrontés pierrots tout neigeux de poussière.

Oiseaux enfarinés, j'aime votre doux chant ;
Rivière de cristal, je t'adore, et pourtant
Je préfère au moulin... la gentille meunière.

AGENDA (*6-13 juillet 1907.*)

CONCOURS. — A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Béranger, le Caveau ouvre deux concours de chansons publics et gratuits qui seront clos le 31 *juillet*. — Le concours de fenêtres et balcons fleuris, organisé par le « Nouveau-Paris », sera clos le 14 *juillet*.

CONGRÈS. — Le congrès des maîtres à danser se tiendra à Barcelone du 10 au 15 *juillet*. — Un congrès national de la navigation intérieure se réunira à Bordeaux du 18 au 21 *juillet*.

INAUGURATION DE STATUE. — La statue de Garibaldi sera inaugurée le 13 *juillet* dans le square Lowendahl.

EXPOSITIONS. — *A Paris :* Galerie Georges Petit (8, rue de Sèze) : continuation de l'exposition Chardin-Fragonard. — Pavillon de Marsan : exposition d'ameublement moderne. — Maison des Arts (172, boulevard Pereire) : exposition de paysages (clôture le 14 *juillet*). — A Nogent-sur-Marne : exposition coloniale. — Hôtel Saint-Fargeau (29, rue de Sévigné) : la Vie populaire à Paris par le livre et l'illustration. — Le 19 *juillet*, au Grand Palais : ouverture de l'exposition des sports populaires, avec une section des beaux-arts s'appliquant aux sports et à la vie au grand air. — *En province :* expositions à Aix-les-Bains, Bordeaux, Beauvais, Douai. — Le 13 *juillet*, à Langres : ouverture d'une exposition d'arts décoratifs. — *A l'étranger :* expositions à Bade, Munich, Barcelone.

LE GARDEN-PARTY DE L'ELYSÉE. — Le président de la République et Mᵐᵉ Fallières offriront le 7 *juillet* un garden-party dans le parc de l'Elysée.

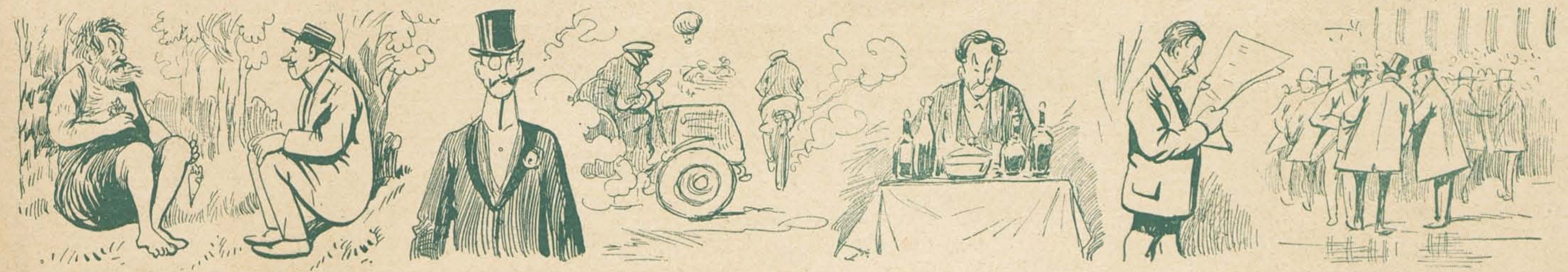
CONCERTS. — Aux Tuileries, à 8 h. ½ du soir : concerts en plein air au kiosque de la musique. Le 6 *juillet :* Harmonie du *Journal ;* le 13 : école de chant choral et harmonie des anciens musiciens de l'armée.

LES FÊTES DE PARIS. — Programme des fêtes arrêtées par le Comité des « Fêtes de Paris » : le 13 *juillet*, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Garibaldi, fêtes populaires dans le treizième arrondissement, fête artistique aux arènes de la rue Monge et retraite aux flambeaux. — Le 14 *juillet*, représentation nautique de jour réservée aux élèves des écoles communales et, le soir, parade illuminée et feu d'artifice à l'île Saint-Louis. — Enfin, le 28 *juillet*, championnat du tir à l'arc, avec reconstitution des cortèges des archers et arquebusiers. Retraite illuminée dans le vingtième arrondissement.

SPORTS. — *Courses de chevaux :* le 6 *juillet*, Amiens ; le 7, Auteuil, Amiens, Hédé, Castelsarrazin ; le 8, Saint-Cloud (trot) ; le 10, Le Tremblay ; le 11, Maisons-Laffitte ; le 12, Enghien ; le 13, le Tremblay ; le 14, Saint-Cloud, la Réole, Rennes. — *Automobilisme :* Du 12 au 21 *juillet*, critérium de régularité de Belgique ; le 18, coupe de Caraman-Chimay. — *Cyclisme :* le 7 *juillet*, au Parc des Princes, dernières épreuves des championnats du monde ; le 8, départ de la course du Tour de France ; les 14 et 15, sur le territoire de Belfort, course d'estafettes cyclistes. — *Natation :* le 7 *juillet*, au Pont national, à 8 h. du matin, sera donné le départ de la traversée de Paris à la nage. — La fête des ondines, à Joinville-le-Pont, est remise au 28 *juillet*. — *Aviron :* le 14 *juillet*, régates internationales à Bayonne. — *Diabolo :* le 21 *juillet*, grand tournoi de diabolo, organisé par la Fédération des sociétés françaises du Jeu du diable. Au programme : championnat du Monde simple, championnat de France simple, concours de lancement en hauteur, concours de lancement en longueur ; concours de grâces pour dames, concours d'enfants, coupe de fantaisie, attractions diverses.

LES MEILLEURS PHOTOGRAPHES
ADOPTÉS PAR
Le Monde élégant
ET
Les Artistes dramatiques

LE RETOUR A LA NATURE, par Henriot.



Je trouvai le docteur dans son jardin, en train de grignoter une carotte.

« Asseyez-vous comme moi, dit-il... Je vais vous dire pourquoi vous êtes malade...

... Parce qu'alors que les oiseaux sont restés oiseaux, les chiens, chiens, et les puces, puces, vous, homme, vous vous êtes éloigné du type primitif...

... Parce que vous n'êtes pas fait pour vibrer tout le temps, pour faire du 120 à l'heure, pour vivre dans un perpétuel énervement...

... Parce que vous étiez herbivore et parce que vous vous êtes gavés de viande qui donne l'appendicite ;

et de vin, cause de révolution ; parce que vous avez voulu écrire, lire des journaux et gagner beaucoup d'argent pour augmenter votre soi-disant bien-être...



... Le remède, c'est de faire comme moi : Redevenez primitif

laissez pousser votre barbe et vos cheveux, marchez à quatre pattes, mangez le pissenlit sur les routes, et les légumes ; vivez au plein air...

... Au milieu des arbres, qui fabriquent de l'oxygène sans cornue ; dormez ainsi, toutes croisées ouvertes...

... Ne buvez que l'eau pure des fontaines, ignorez tout... ne travaillez point, et, étant mathématiquement bien portant, vous ne serez jamais malade...

... Si par malheur vous vous battiez avec vos frères, vous auriez au moins une excuse. On dirait : Ce ne sont plus des hommes, ce sont des sauvages. »

L'ÉDITION DU LIVRET-CHAIX des rues de Paris

dont les sous-titres font ressortir tout l'intérêt : *Paris-Plaisirs, Paris-Sciences et Arts, Paris-Affaires, Paris-Transports*, tel est, en effet, le résumé de ce petit volume d'un usage si utile et si pratique, où le Parisien et l'étranger trouvent la liste de tous les théâtres, avec les prix des places et le plan numéroté des principales salles, des concerts, bals, cafés-concerts, cabarets artistiques, promenades, sports, etc. ; — des musées, bibliothèques, monuments, écoles, sociétés savantes, etc. ; — des ambassades, ministères, administrations publiques, banques, etc ; — des omnibus et des tramways avec leurs itinéraires et leurs correspondances, des chemins de fer, bateaux, etc. ; — une liste des rues de Paris mise à jour des dernières ouvertures et des dernières dénominations. — Un répertoire alphabétique facilite les recherches au milieu de cette abondance de renseignements utiles. — Un magnifique plan, format grand monde, nouvellement gravé avec une finesse, une clarté et une exactitude remarquables, est annexé à ce Livret. — Prix : 2 francs ; par poste : 2 fr. 50.

JEUX ET PROBLÈMES

Solutions du dernier numéro.

ECHECS

N° 2202 — *Problème*, par Collinson.

	Blancs.	Noirs.
1.	F—2R	R×P (*a. b.*)
2.	F—3F	?
3.	D—3F★	Mat.
	(*a*)	
1.	......	R—4D
2.	F—3D	R×P ou 3R ou P—7R
3.	D—6D★ ou 6F★ ou 7D★	Mat.
	(*b*)	
1.	....	R—4F
2.	R—7F	R—5R ou 4C
3.	D—5R★ ou 4F★	Mat

LE DAMIER

N° 2203. — *Problème*, par J. Plagnol.

	Blancs.	Noirs.
1.	36 à 31	26 à 37
2.	44 — 40	17 — 26
3.	47 — 41	37 — 46
4.	27 — 21	26 — 17
5.	39 — 33	28 — 39
6.	38 — 32	46 — 28
7.	29 — 24	20 — 29
8.	40 — 35	29 — 40
9.	35 — 2	35 — 34
10.	2 — 6 gagnent.	

JEUX D'ESPRIT

N° 2204. — *Etoile à hexagone inscrit*, par Révélo.

T
E T
T E T A N O S
T A M I S E
N I M E S
O S E R A S
S E S A M E S
S E
S

N° 2205. — *Pentagones en croix*, par Révélo.

S A N G
A Z U R É
N U M E R O
G R E N A D E
E R A T E
G O D E G
N T
A R E E F A A
S U I E
Z E R O S F U R N
A M N S
U N A D E S U R G A R O E
N E T S
R A T E R T I N E
G R E E
É D E G A N S
O S
E F A T E
F U R I A
G A R O N N E
T I N T E S
A N E E S
E S S E

NOUVELLES INVENTIONS

(Tous les articles compris sous cette rubrique sont entièrement gratuits.)

NOUVELLE NICHE DÉMONTABLE

La niche a toujours été regardée comme le logement le plus pratique pour le chien, aussi les éleveurs ont-ils cherché tous les moyens possibles de l'assainir, soit en retirant le toit ou le plancher, soit l'un des côtés, afin d'en rendre le nettoyage plus facile ; malgré tout, ce procédé n'offre pas des garanties suffisantes d'hygiène, parce que la construction nécessite encore des tasseaux et des rainures où la crasse ne demande qu'à se loger.

M. Edmond Leroux, amateur connu des chasseurs par ses traités sur le dressage du chien d'arrêt, vient d'inventer une niche entièrement démontable donnant toutes les garanties désirables de commodité, de solidité et d'hygiène.

Cette niche se démonte et se remonte en moins de cinq minutes sans aucun outil, car il n'y a ni clous, ni vis, ni boulons à mettre ou à retirer, et lorsqu'elle est démontée, il ne reste aucune rainure.

Toutes les planches peuvent se laver à grande eau comme un dessus de table, sans crainte qu'elles bougent parce qu'elles sont ferrées en haut et en bas par des fers demi-ronds ou à T. Nos gravures représentent la niche Leroux dans certaines de ses phases de démontage ou remontage.

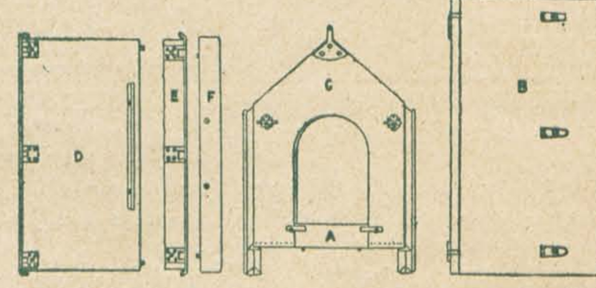
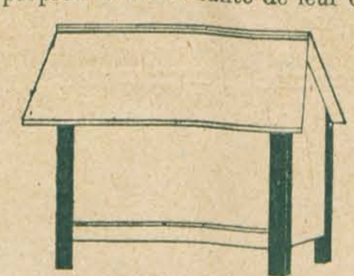
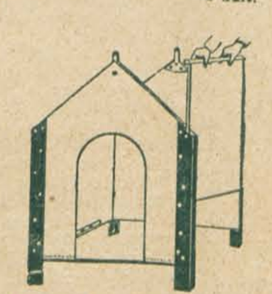


Fig. 1. — La niche démontée. (A, barre de paille ; B, côté du toit ; C, pignon de devant ; D, côté ; EF, barres pour le banc couvert, remplaçant un côté. Les figures B, C, D, sont en double, les planches du fond ne figurent pas ici.)

Cette niche, qui vient d'obtenir un diplôme et une médaille d'argent au concours de l'assistance aux animaux, nous paraît être des plus pratiques, c'est pourquoi nous nous empressons de la signaler à nos lecteurs soucieux de la propreté et de la santé de leur chien.


Fig. 2. — La niche transformée en niche d'été au banc couvert. L'été, le chien ne reste pas dans sa niche parce qu'il y fait trop chaud, en retirant un côté que l'on remplace par les barres EF (fig. 1), on le mettra à l'air, et en même temps à l'abri de l'eau, du soleil et des fraîcheurs de la nuit.


Fig. 3. — Démontage d'un côté.

Pour l'envoi des prospectus avec clichés et explications sur les niches démontables et autres modèles, s'adresser à *Edmond Leroux, inventeur-constructeur à Dourdan (S.-et-O.)*.

Le Directeur : RENÉ BASCHET.
Imprimerie de L'ILLUSTRATION, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.

N° 3358 65me Année.
6 Juillet 1907

Avec ce numéro : L'ILLUSTRATION THÉATRALE
CONTENANT
LA RIVALE

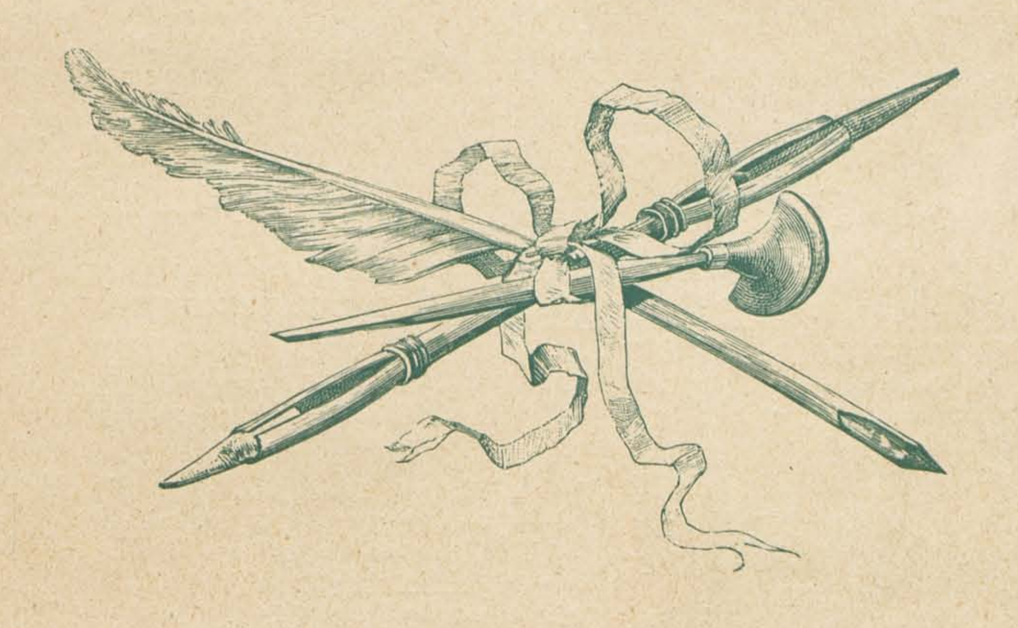
Prix de ce Numéro :
Un Franc net

L'ILLUSTRATION

Journal Universel

HEBDOMADAIRE

R. BASCHET, Directeur-Gérant.



ABONNEMENTS :

France, Algérie, Tunisie	Un an. 36 fr. 6 mois. 18 fr. 3 mois. 9 fr.	Colonies, Étranger (Union postale)	Un an. 48 fr. 6 mois. 24 fr. 3 mois. 12 fr.

Les abonnés reçoivent sans augmentation de prix tous les Suppléments :
Romans, Musique, Pièces de Théatre, Gravures en Couleurs, numéros de NOËL et du SALON, etc.

13-15, Rue Saint-Georges
PARIS

LA REVUE COMIQUE, par Henriot.



Futur sous-préfet achevant ses études :
— Etudions le moyen de nous sauver par les toits.



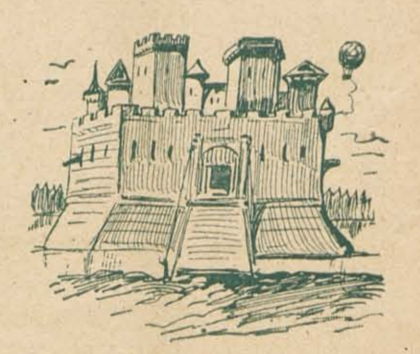
— Quelle chaleur à cette soirée !... J'avais l'air d'un bonbon fondant.
— Madame aurait dû y rester jusqu'à ce qu'elle ait perdu une livre ou deux.



— Mais il est horrible votre chapeau... il vous va fort mal.
— C'est curieux ! la modiste l'avait essayé devant moi, et il lui allait fort bien.

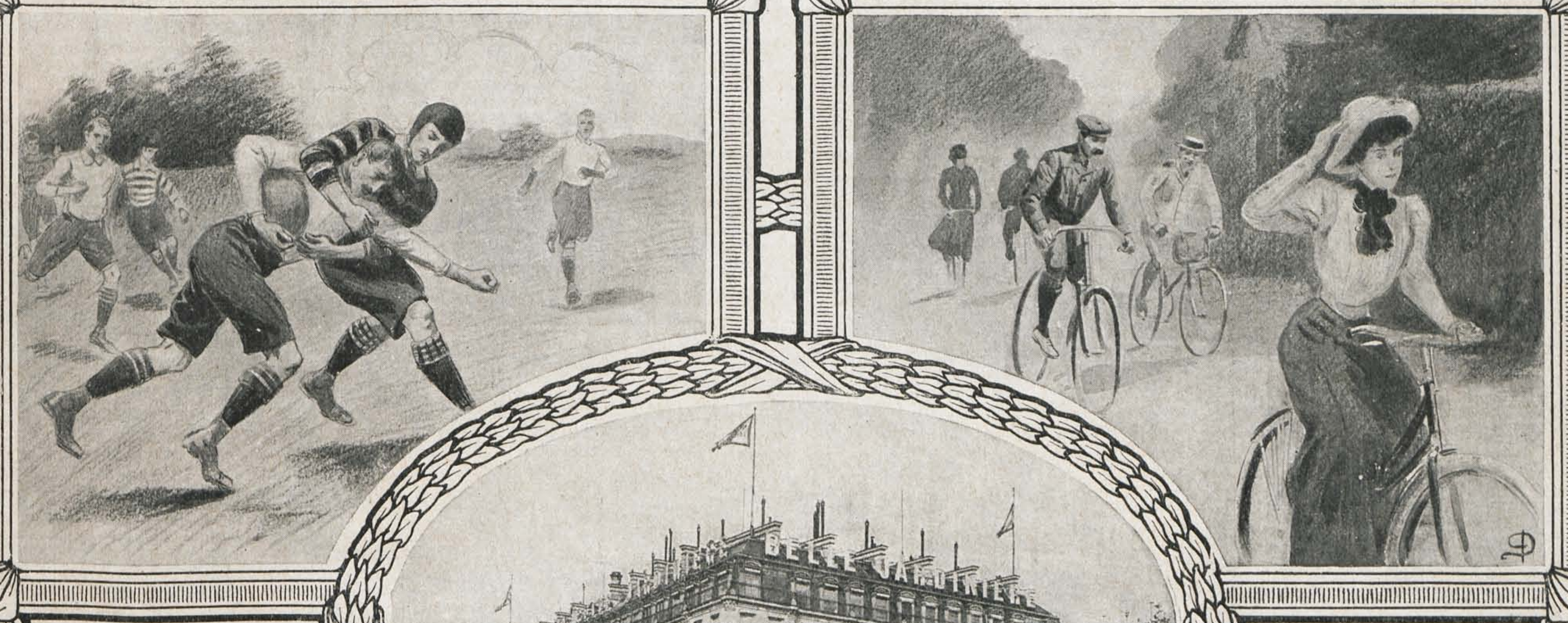


— Et, quoique divorcé, et remarié, je pense, plusieurs fois, vous aimez toujours votre première femme ?
— Hippocrate avait eu vingt rhumes de cerveau de suite ; il s'était guéri de tous, sauf du premier.



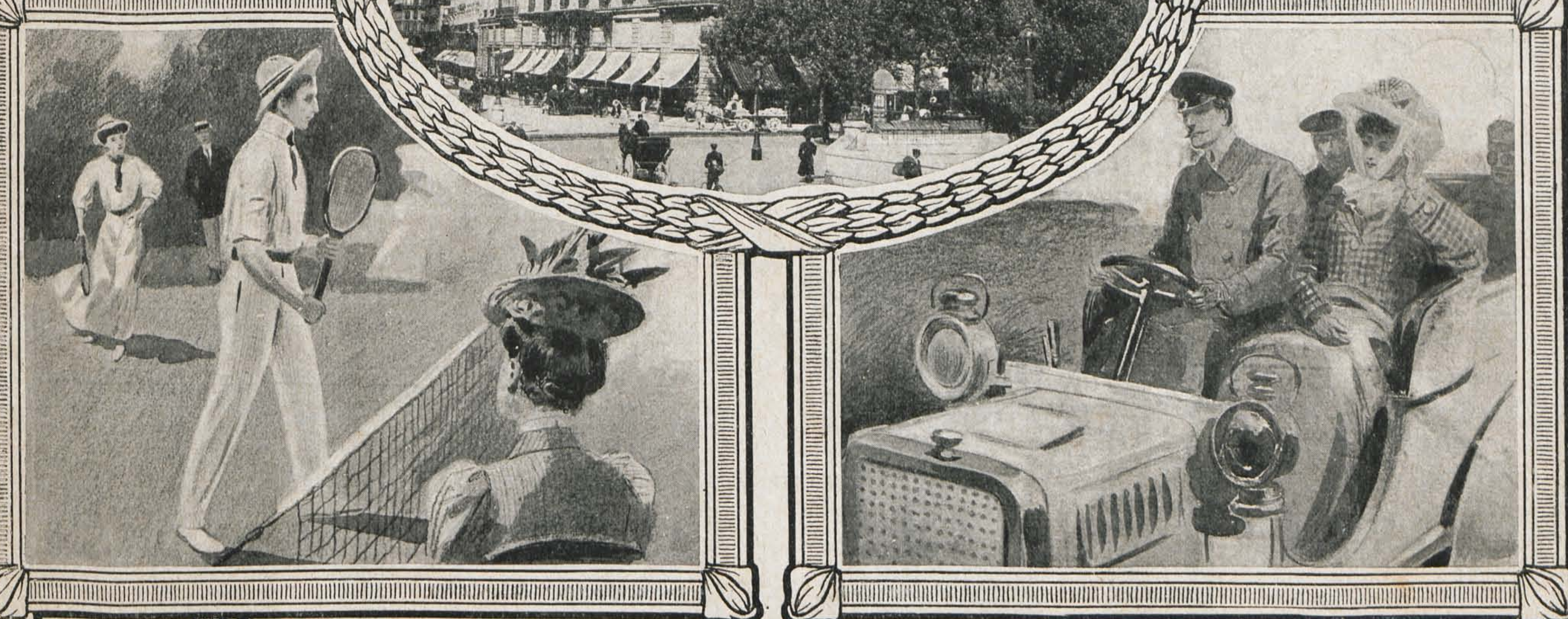
Sujets de concours pour le prix de Rome (1907) :
Projet de préfecture fortifiée pour les villes du Midi.





TÉLÉPHONE
106.83 125.82
106.84 125.88

TÉLÉPHONE
106.83 125.82
106.84 125.88



MAISON PRINCIPALE

2, rue du Pont-Neuf
PARIS

VÊTEMENTS
POUR TOUS
LES SPORTS

SEULES SUCCURSALES

PARIS, 1, Place Clichy
LYON, MARSEILLE, BORDEAUX,
NANTES, ANGERS, LILLE, SAINTES

Cliché G. de Malherbe.

ENVOI FRANCO DES CATALOGUES ET D'ÉCHANTILLONS
sur demande



AUTOMOBILES

PANHARD
RENAULT
DELAHAYE
MERCÉDÈS
etc., etc.

Livrables de suite

LA PLUS IMPORTANTE MAISON D'ACCESSOIRES AUTOMOBILES

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE DOCUMENTAIRE SUR DEMANDE

Téléphones :
Bureaux : 314.11
Magasins : 146.90

Adresse Télégraphique :
AUTOSANTA-PARIS

LE PNEU JENATZY

ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ

Prismatique "MONO"



Pour les courses, la mer, la campagne et le théâtre.
Champ, Clarté, Luminosité, volume réduit.
Constructeur : Moreau-Teigne
167, rue Saint-Maur, Paris.
Vente en gros : Société des Lunetiers, 6, rue Pastourelle.
Vente au détail : Chez tous les opticiens.
Modèle 7 fois : 95 fr. — Modèle 3 1/2 fois : 80 fr

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS

75e ANNÉE — **REVUE HORTICOLE** — 75e ANNÉE

Fondée en 1829, par les auteurs du BON JARDINIER

Rédacteur en chef : **Ed. ANDRÉ**, O. ✻, architecte-paysagiste.
DIRECTEUR : L. BOURGUIGNON

Le plus ancien (74 ans d'existence) et le plus important des journaux d'horticulture, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres. — Traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Répond aux demandes de *renseignements horticoles* qui lui sont adressées. Paraît le 1er et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8o de 36 pages et forme chaque année un beau volume, avec de nombreuses gravures et **24 planches coloriées**, d'une exécution irréprochable, représentant les plantes nouvelles et les fruits nouveaux.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Étranger : Un an, **22** fr — Six mois, **11** fr. **50**. — Trois mois, **6** fr.

Un numéro specimen est envoyé à toute personne qui en fait la demande.

Bureaux de la REVUE HORTICOLE, 26, rue Jacob, Paris (6e).





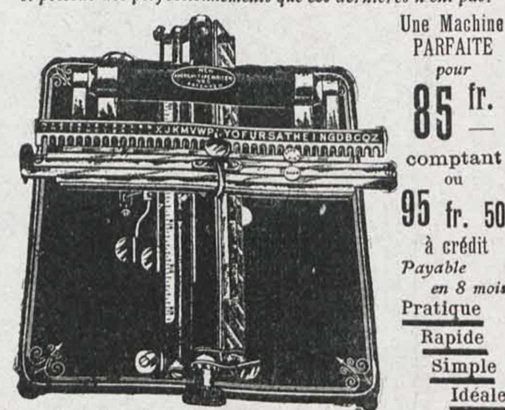


NEVRALGIES MIGRAINES. — *Guérison certaine* par les Pilules Antinévralgiques du Dr CRONIER
Boîte 3 fr. SCHMITT, Phien, 75, Rue La Boétie, Paris.

NOUVELLE MACHINE A ECRIRE

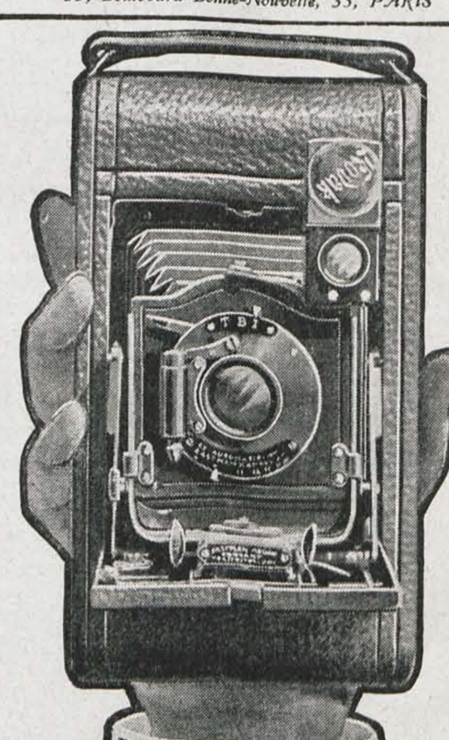
"THE NEW AMERICAN"

Fait exactement le même travail qu'une Machine de 600 fr. et possède des perfectionnements que ces dernières n'ont pas.



Une Machine PARFAITE *pour* **85 fr.** comptant ou **95 fr. 50** à crédit *Payable en 8 mois*
Pratique
Rapide
Simple
Idéale

ABSOLUMENT GARANTIE
Fait tous travaux de Copies et de Duplicateur.
Agents demandés dans toutes les villes d'Europe
CATALOGUE FRANCO
THE NEW AMERICAN MANUFACTURING
35, Boulevard Bonne-Nouvelle, 35, PARIS



KODAK

LA PREMIERE MARQUE DU MONDE
POUR LES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES
TOUT SE FAIT
EN PLEIN JOUR
DANS LA MÉTHODE KODAK
ABOLITION DE TOUT CABINET NOIR
KODAKS PLIANTS
DEPUIS 53 FRANCS
JUSQU'A 500 FRANCS
AUCUN AUTRE APPAREIL
NE PEUT LEUR ÊTRE COMPARÉ
NI COMME LUXE NI COMME QUALITÉ
EXIGEZ LA MARQUE KODAK
SUR CHACUN D'EUX
CATALOGUE 1907 GRATUIT

KODAK
Soc. Anon. Française au Cap. de 1.000.000 de frs
PARIS — 5, Avenue de l'Opéra — 4, Place Vendôme
LYON — 26, Rue de la République
KODAK LIMITED
36, Rue de l'Écuyer — BRUXELLES
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS DE FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES

33 DIPLÔMES D'HONNEUR · MEMBRE DU JURY · 37 MÉDAILLES D'OR ·
PARIS 1900

FARINE LACTÉE NESTLÉ

A base de lait suisse.

HENRI NESTLE
VEVEY (SUISSE)
LAIT CONDENSÉ NESTLÉ
FARINE LACTÉE NESTLÉ

EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900 MEMBRE DU JURY

ALIMENT PRÉFÉRÉ À TOUT ÂGE.

Recommandé depuis plus de 35 ans par les autorités médicales.

CONTINUELLEMENT EN USAGE dans les hôpitaux et cliniques infantiles.

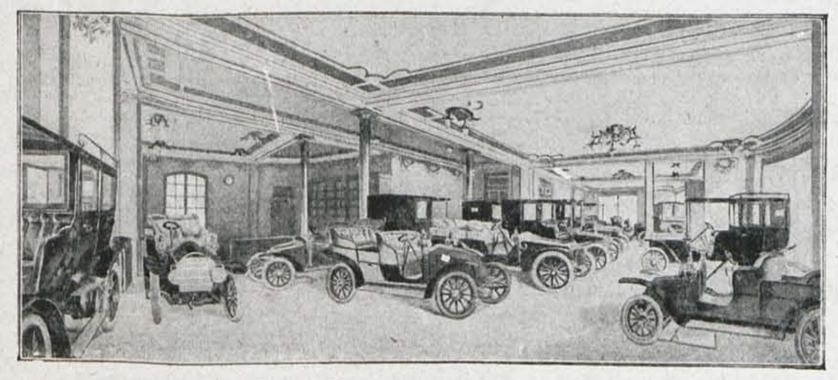
LE PLUS SÛR PRÉSERVATIF DE NOS ENFANTS pendant les grandes chaleurs; contre les catarrhes intestinaux, les diarrhées, etc.

La plus grande vente du monde.

EXIGEZ DE VOS FOURNISSEURS LA MARQUE : NESTLÉ

L'INTERMÉDIAIRE

Exposition d'Automobiles



136, Avenue Malakoff — *Téléph. 679-13*

La plus importante Maison d'Automobiles

AGENT DIRECT DE :

Renault Frères — Panhard-Levassor — Brasier — De Dion-Bouton — Delaunay-Belleville — Unic *(G. Richard)* — Delage *(moteurs de Dion)* — etc.

LIVRAISON IMMÉDIATE

Maison principale : 17, Rue Monsigny — Téléph. 103-70

CATALOGUE FRANCO



BOTTINE LACÉE
en Box Calf fauve. Extra souple.
Bonne et belle chaussure de promenade et d'excursion. Convient par excellence aux touristes.
C'est la seule qui ne perde pas son apparence correcte au milieu de la poussière.
Prix : 25 francs
Envoi franco pour la France et les pays limitrophes.

Chaussures Herber souples et légères pour l'Été

Depuis 1850, les chaussures vendues par la maison Ph. Herber sont fabriquées dans ses ateliers situés à Paris, où se trouvent les ouvriers les plus habiles.

La maison Ph. Herber bénéficie ainsi d'une expérience de plus d'un demi-siècle pour l'établissement de ses formes rationnelles qui, tout en suivant les dernières modes, laissent au pied une aisance absolue.

La maison Ph. Herber a fait une étude toute particulière des cuirs et de *coupes* qu'il convient d'adopter pour l'été. Par les temps chauds, les pieds gonflent et sont particulièrement sensibles. Pour ne pas souffrir, il est indispensable que la chaussure ait une grande souplesse et une grande légèreté. Or, les chaussures Ph. Herber pour l'été possèdent au plus haut point ces deux qualités. Faites-en l'essai.

Si vous habitez Paris, passez à l'une des succursales situées :

144, rue de Rivoli ; Téléphone 231-08
242 bis, boulevard Saint-Germain ;
50, rue du faubourg Saint-Honoré, Paris.

Si, au contraire, vous habitez la province ou l'étranger, demandez le *Catalogue illustré n° 34*. Vous y trouverez la manière de prendre vos mesures et de passer votre commande par correspondance avec la certitude d'être parfaitement chaussé. La maison Ph. Herber a des milliers de clients qu'elle n'a jamais vus et qui continuent à commander par lettre. D'ailleurs, toute chaussure qui ne donne pas entièrement satisfaction est immédiatement remboursée ou échangée.

Écrivez aujourd'hui même au Directeur de l'une des Succursales pour lui demander le Catalogue illustré n° 34.

LES CHATEAUX DE FRANCE



Phot. G.-W. Lemaire.

Château d'AVARAY (Loir-et-Cher), appartenant à Mme la duchesse d'Avaray.

Ce château a été réédifié, pour la troisième fois, à l'époque de la Régence, sur l'emplacement d'un château de la Renaissance. Depuis le règne de Henri IV, il n'a cessé d'appartenir à la famille d'Avaray.